

JOURNAL  
HÉLVÉTIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI  
DECEMBRE 1753.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

---

M D C C. LIII.





# JOURNAL HELVETIQUE,

DECEMBRE 1753.



## REPLIQUE

*De PHILÔGRAPHE, à la Réponse de l'Auteur  
des Remarques, sur le Psaume XXII. qui  
a pris le nom de PHILALETHE.*

**O**N trouvera bon, je m'assûre, que dans cette Replique, je m'atache presque uniquement, aux importantes Questions, sur lesquelles, l'aimable *Philaléthe* & moi, nous paroïssons divisés.

La première qui se présente; est de savoir, si le Saint Esprit, en inspirant les Auteurs sacrez, leur a laissé leurs petites inexactitudes & imperfections de stile; sur quoi j'avouërai, qu'il n'est pas en mon pouvoir de me ranger absolument à cet égard, à ce qu'on dit être, *l'opinion constante, de la plus grande partie des Théologiens, de toutes les*

*Comunions.* On veut, par exemple, que le Stile d'*Amos* se ressent, de la bassesse de sa condition, qui étoit celle d'un *Berger*. Mais qu'on lise seulement les sept premiers Versets du Chapitre VI. de ses Révélations, y trouvera-t-on ces basses expressions, ce langage du Peuple, qu'on lui attribue? Écoutons le „ Malheur, *dit-il*, à  
 „ ceux qui sont tranquilles dans Sion, & à  
 „ ceux qui vivent exemts de crainte sur la  
 „ Montagne de Samarie, que l'on nomme  
 „ Chefs de ces Peuples. Lors que ceux de  
 „ la Maison d'Israel vont leur *faire des représentations*, Passez, *répondent ils*, à Calné,  
 „ & la considerez, & de là transportez vous  
 „ dans la grande-Ville d'Emath; ou descendez à Gath, au Pais des Philistins.  
 „ Y est-on plus heureux, que dans ces  
 „ Roiaumes-ci? Trouve-t-on, dans leur  
 „ Pais, de plus grands avantages, que  
 „ dans le vôtre?

„ Eloignons *de votre pensée*, le jour de  
 „ l'addiction, vous vous hâtez, de vous  
 „ asseoir, sur les Tribunaux de l'Injustice.

„ Couchez sur des Lits de table magnifiques, ou molement étendus sur leurs  
 „ Lits, ils mangent les Agneaux choisis du  
 „ Troupeau, & les Veaux les plus gras.  
 „ C'est pour eux, que ceux qui pourroient

» acorder, come David, leur voix au son  
 » de la Harpe, composent sur les Instrumens  
 » de Musique. Bûvans le Vin, dans de  
 » larges Coupes, & parfumez des Huiles de  
 » senteurs les plus précieuses, ils ne font  
 » point malades de la blessure de Joseph.  
 » C'est pour cela qu'ils iront bientôt en  
 » Captivité, à la tête de ceux qui seront  
 » emmencz Captifs; de sorte que ces Homes  
 » voluptueux, ne feront plus de ces Fes-  
 » tins, qui coutent des larmes à tant de  
 » Familles.

Je ne sai, si le pieux *Fénelon* Archevêque de *Cambrai*, avec toute son éloquence, eut pû de lui-même tracer un meilleur tableau, rassembler en aussi peu de mots, autant de traits de cette force, & s'énoncer avec plus de dignité. Mais l'Hébreu d'*Amos* est encore plus laconique, & par conséquent plus fort, que ma Version: Pour le *petit cours de Grammaire*, que *Philaléthe* voudroit, qu'eut fait *Saint Matthieu*, il m'a rapellé, peut-être mal à propos, la Scène du *Bourgeois Gentilhomme*, qui se plaignoit de l'ignorance ou l'avoient laissé croupir, son Père & sa Mère; parce qu'il ne savoit pas, s'il devoit écrire, *Vos beaux yeux, belle Marquise; ou Belle Marquise, vos beaux yeux.*

· *Philaléthe* veut, que ce soit moi plutôt

que lui, qui offre des Armes aux Incrédules, & il me blâme d'avoir parlé si fort à découvert, *des meilleures Leçons d'un Texte que les Hommes ont altéré, des fautes des Copistes, & de la nécessité, de laver l'Original Hébreu, de la sale poussière des Points, dont les Juifs l'ont défiguré.* Prudemment, dit-il, je brise là dessus. Mais la Cause de DIEU demande-t-elle, que pour la défendre, nous usions des ménagemens d'une telle Prudence? Y a-t-il véritablement dans sa pure Parole, quelque endroit foible, qu'il faille, avec grand soin, cacher aux Incrédules, pour ne pas l'exposer à leurs ataques? Pour moi, je crois, que cet *amour de la vérité*, dont le beau nom de *Philalethe* me fait souvenir, doit nous porter, à parler toujours avec franchise, sans taire ou supprimer, ce qui semble pouvoir nuire à la Thèse que nous soutenons.

Il y a, dans le Clergé même, plus de gens qu'on ne pense, qui conservent des doutes, sur la divinité de quelques uns de nos Livres sacrés. Feu Mr. le Professeur *Ruchat*, dont la foi ne fût jamais suspecte, s'entretenant un jour avec moi, sur cette matière, m'avoüa, qu'il ne regardoit point le Livre d'*Epher*, come un Livre divinement inspiré; & qu'il'auroit fort souhaité, qu'on  
l'eût

Peût retranché du Canon de l'Écriture. Ce fût cette Conversation, qui m'engagea quelques années après, à publier, dans le *Journal Helvétique*, mon *Examen d'une Objection contre l'authenticité du Livre d'Esther*. Mr. *Ruchat*, qui étoit encore alors plein de vie, n'y a point répondu.

N'est-il pas bien facheux, qu'en un Siècle autant éclairé que le nôtre, on ait laissé, dans nos Versions des Livres du Vieux Testament, tant d'endroits *scabreux*, ou *scabreux*, non seulement pour ceux, qu'un mauvais Cœur porte à l'Incrédulité; mais pour les meilleurs Esprits même, pour ceux qui ont un vrai fond de Religion? Comment veut-on, qu'une Personne judicieuse, demeure persuadée de l'inspiration divine d'un Auteur, qu'elle entend s'exprimer ainsi, Prov. XXX. 1-5. „ Paroles d'Agur, fils de  
 „ Jaké, la charge que cet home là proféra  
 „ à Ithiel, à Ithiel, & à Ucal. Certaine-  
 „ ment je suis plus brutal qu'aucun Home;  
 „ & il n'y a pas en moi la prudence d'un  
 „ Home du comun. Et je n'ai point appris  
 „ la Sapience, & saurois-je la Science des  
 „ Saints? Qui est monté aux Cieux, & en  
 „ est descendu? Qui a assemblé le Vent  
 „ dans ses poings? Qui a ferré les Eaux  
 „ dans son Manteau? Qui a dressé toutes  
 „ les

„ les bornes de la Terre ? Quel est son  
 „ nom , & quel est le nom de son Fils , si  
 „ tu le conois ? Toute la Parole de Dieu  
 „ est épurée ; il est un bouclier , à ceux qui  
 „ ont refuge vers lui.

Le Lecteur seroit-il également choqué ,  
 à la lecture de ces Versets , si on les eût tra-  
 duits , come on pouvoit & devoit le faire ?

„ Paroles d'Agur. *Mon* fils, soiez obéissant :  
 „ dites par Prophétie, au Puissant : Le Dieu  
 „ Fort ne viendra-t-il pas à moi ? Le Dieu-  
 „ Fort ne viendra-t-il pas à moi ; enforte .  
 „ que je remporterai la Victoire ? Pour-  
 „ quoi *paroitrois*-je abruti en la présence de  
 „ l'Home d'autorité , come si je n'avois pas  
 „ le sens comun ? N'ai-je pas aussi appris la  
 „ sagesse ; puis que je conois la Science des  
 „ Saints ? Qui est-ce qui étoit monté aux  
 „ Cieux *de nos Etats* , & en étoit descendu ?  
 „ Qui est-ce qui avoit retiré sa fureur , avec  
 „ ses coups de poing ? Qui est-ce qui exerce  
 „ *de nouveau* des hostilités à l'Occident ,  
 „ sous le Manteau *de la Religion* ? Qui est-  
 „ ce qui a soulevé toutes les extrémités de  
 „ la Terre ? Quel est son nom ? & quel est  
 „ le nom de son Fils ? Quand vous *les*  
 „ conoitrez ; toute la parole de D I E U sera  
 „ éprouvée ; il sera le bouclier de ceux qui  
 „ espéreront en lui. . .

Peut-



Peut-on lire, dans nos Versions, le Verset 20. du Chapitre XXIII. d'Ezéchiel, sans trouver obscènes, les images qu'il présente? Elle (c'est DIEU-même qui parle, & qui parle de Jérusalem) elle s'est amoutrachée de leurs ruffiens (des Egyptiens) la chair desquels est come la chair des ânes, & le flux desquels est come le flux des chevaux. Heureusement, l'Original dit tout autre chose. Elle est plus amoureuse des Egyptiens, que leurs autres Concubines; quoi que prêcher à eux, ce soit prêcher à des ânes; tandis que se répandans, ils inondent de leurs chevaux les Etats voisins. N'étoit ce pas à la vuë de la grande prospérité des Egyptiens, que les Juifs se laissoient entrainer, à leurs monstrueuses Idolatries? Et les Egyptiens eux-mêmes, éblouis de leurs propres forces, ne regardoient-ils pas leur nombreuse Cavalerie, come une marque certaine de la faveur, & de la protection, de cette multitude de faux Dieux, qu'ils invoquoient? Conferez avec *Isaïe XXXI. 1.*

Le judicieux, l'équitable *Philalèthe* voit déjà sans doute, dans ce que je viens de dire, que j'admets sa distinction de deux fortes de Déistes, & que non seulement les premiers, me paroissent mériter tous les ménagemens dont il parle; mais que je sou-  
haite

haite de plus, qu'en purgeant une bonne fois nos Versions, de tous les faux sens qu'elles présentent, on ôte aussi aux seconds, tout sujet de traiter de *folie crédulité*, nôtre persuasion de la Divinité de l'Écriture. Qu'elle étrange idée, par exemple, donent de *David* nos Interprètes, lors que faisant parler ce Prince, à l'article de la mort, ils lui font dire, à *Salamon* son Fils & son Successeur? „ Vous avez de plus, auprès de „ vous, *Siméi* fils de Guéra, Ben-jamite de „ Bahurim, qui proféra contre moi des ma- „ lédictions atroces, le jour que j'allois à „ Mahanaim. Mais, parce qu'il vint au „ devant de moi, lors que je repassai le „ Jourdain; je lui jurai par l'Éternel, que „ je ne le ferois point mourir par l'Épée. „ Maintenant donc, vous ne laisserez point „ impuni; car vous êtes sage, pour savoir „ ce que vous lui devrez faire; mais vous „ ferez descendre par une mort violente, ses „ cheveux blancs dans le Sépulcre. ” Est-ce donc ainsi, que ce Prince selon le cœur de Dieu, observoit son Serment, lui, qui n'ignoroit pas, avec quelle sévérité, le Seigneur avoit puni, la violation faite par *Saül*, de ce'ui que les *Gabaonites* avoient obtenu de *Josue*, par surprise? Tue-t-on moins par l'Épée, ceux qu'on recommande à son

son Successeur de faire mourir, que ceux qu'on tue de sa propre main? Ne vaut-il donc pas mieux traduire le Verfet 9. par interrogation, de cette manière? *Vous donc, ne devez vous pas le laisser impuni? mais vous êtes sage, & vous saurez assez comment vous pourrez le traiter, supposé qu'en sa vieillesse vous le fassiez descendre au tombeau, par une mort violente.* I. Rois II. 8. & 9. Toute la conduite de Salomon envers *Sineï* justifie cette interprétation. Il laissa ce méchant Home impuni; & ne le fit mourir, que parce qu'il s'étoit enfin rendu coupable envers lui, de désobéissance, accompagnée de parjure; en sortant de *Jérusalem*, contre sa défense, la plus sérieuse, & la plus respectacle.

L'aimable *Philalèthe*, qui me paroît préférer cette douce épitète à celle de *Savant*, que sa modestie seule lui fait trouver déplacée à son égard, l'aimable *Philalèthe*, dis-je se donne la peine, de me copier de belles paroles, du Docteur *Midleton*, & de la *Religion Essentielle*, & il me conseille de lire avec attention, & une entière déprévention, quelques Ouvrages du célèbre Mr. *Le Clerc*. Je sens, come lui, qu'il y a, en tout cela, de belles & judicieuses réflexions; mais qu'il me permette de lui demander, si défendre l'Écriture seule, mais l'Écriture entière, prise

prise dans toute sa pureté, c'est *agrandir par de foibles dehors les Fortifications d'une Place assiégée*? Quand je parle de défendre l'*Ecriture prise dans toute sa pureté*, on comprend bien sans doute, que je veux, que par une sage & judicieuse Critique, on la purge de toutes les fautes des Copistes, qu'on y pourra découvrir. Je m'expliquerai, par un exemple. Dans le Verset 18. du Chapitre XXXII, du *Deuteronomie*, des deux mots Hébreux *sim lah*, les Copistes, par pure inadvertence, n'en ont fait qu'un seul mot *simlah*; & la réunion de ces deux mots en un seul, a fait d'une Loi très-sage de *Moïse*, un Comandement ridicule. Ce Législateur, après avoir dit: „ Le Père de la Fille, dira „ en même tems, aux Anciens: J'ai donné „ ma Fille en mariage, à cet Home; & il „ a pris de la haine pour elle: c'est pour „ quoi il lui impute, par *ses* discours, de „ mauvaises actions, jusqu'à me dire: Je „ n'ai pas trouvé, que vôtre Fille fût Vier- „ ge. Et cependant, voici les preuves de „ la Virginité de ma Fille. Et ils expose- „ ront, *ajoute Moïse*, devant les Anciens „ de la Ville, les preuves de sa bone répu- „ tation. ” C'est ce que signifient les deux mots *sim lah* qu'on peut rendre en latin par ceux-ci *nomen ejus* ou *famam ejus*. Au lieu de cela,

cela, on fait dire à Moïse: *ils étendront le Drap devant les Anciens de la Ville.* Et remarquez, s'il vous plait, que le mot, qu'on rend ici par celui de *Drap* est le même qu'on a traduit *Manteau*, dans le Passage d'*Agur*, que j'ai rapporté ci-dessus.

A la page 315, *Philalèthe* dit, que j'affirme, mais sans preuve, que DIEU a su pourvoir, par les mêmes Cantiques, aux besoins de l'Eglise Judaïque, & à ceux de l'Eglise Chrétienne. J'ai néanmoins cité, dans mon *Examen de ses remarques*, deux Psaumes, qui peuvent être considerez come autant de preuves de cette vérité; mais puis qu'elles ne lui paroissent pas encore suffisantes; je vais, par une nouvelle traduction du Psaume VI. faire sentir, que c'est JESUS-CHRIST qui y parle, & qui intercède auprès de DIEU son Père, en faveur de son Eglise des derniers tems. Voici cette traduction.

„ A celui qui vaincra, avec des Cantiques, en la huitième année. Psaume de David. 2. Eternel, ne me censure point dans ta colère, & ne me puni point dans ta fureur. 3. Aie pitié de moi, ô Eternel; parce que je suis acablé de foiblesse: guéri moi, ô Eternel; car mes os sont épouvantez. 4. Mon Amé même est extrême-

trême-

„ trèmement éftraïée : Toi donc , Ô Eternel,  
 „ ramène témoiner mes Morts. 5. Eter-  
 „ nel , délivre mon Ame , rens moi victo-  
 „ rieux , pour la gloire de ta Miséricorde.  
 „ 6. Car durant cette mort *de mes Témoin*,  
 „ on ne te célèbre point. Quelcun public-  
 „ il tes loüanges dans le Sépulcre ? 7. Je n'en  
 „ puis plus , à force de fôûpirer : je ré-  
 „ pans , toute la nuit , dans mon lit , un  
 „ torrent de larmes : j'inonde de mes pleurs,  
 „ le lieu où je fuis couché. 8. Mon œil  
 „ s'est obscurfi , dans cette affliction ; il  
 „ s'est éteint , come de vieilleffe , à caufe de  
 „ tous mes ennemis.

„ 9. Retirez vous , de moi , vous tous  
 „ qui comettez l'iniquité ; car l'Eternel a en-  
 „ tendu la voix de mes pleurs. 10. L'Eter-  
 „ nel éxauce ma fuplication : l'Eternel re-  
 „ çoit favorablement ma prière. 11. Tous  
 „ mes ennemis feront confus ; & faifis  
 „ d'une extrême fraïeur , ils fe retireront  
 „ incontinent , couverts de honte. ”

Les Grammairiens Juifs, par leurs points,  
 ont métamorphofé les deux derniers mots  
 du Verfet 4. & le prémier du Verfet 5. qui  
 fignifient *ramène témoiner mes Morts*, & ils  
 en ont fait ceux-ci , *jufques à quand ? Revien*.  
 Conferez avec *Apoc. XI. 3-12.*

Pour éviter la longueur , je ne donerai

ici la Paraphrase, que du seul Verset second, de ce Psaume. „ Je sens parfaitement, ô „ E T E R N E L, que je me rends coupable „ d'une sorte de témérité, & que je m'ex- „ pose, non seulement aux légitimes re- „ proches de ta colère, mais aussi aux jus- „ tes châtimens de ta fureur, en entrepre- „ nant come je l'e fais, de te fléchir, en fa- „ veur de mes Eglises révoltées, & abso- „ lument indignes de pardon. En me jettant „ donc au pié de ton Trône, pour désarmer „ ton bras vengeur, je te supplie, ô mon „ D I E U & P E R E, de ne me pas censu- „ rer dans ton indignation, & de ne me „ pas punir dans ta juste sévérité. ”

Qu'il me soit permis, de rapporter ici, les sept premiers Versets du Chapitre XXIII. du second Livre de *Samuel*; non selon nos Versions, mais selon l'Original sans points.

„ Voici encore les dernières paroles de Da- „ vid. David fils d'Isaï prend la parole, & „ dit, Aiez de la fermeté: Le Dieu de „ Jacob a souverainement élevé le Messie, „ qui le ravissant *Auteur* des Cantiques „ d'Israël. 2. L'Esprit de l'Eternel en a pro- „ noncé par moi; car sa parole a été arti- „ culée par ma langue. 3. Le Dieu d'Israël „ m'a parlé: celui qui est le Rocher d'Is- „ rael, m'a annoncé le Juste, qui domi- „ nera

„ nera sur les Homes , qui dominera avec  
 „ la crainte de Dieu. 4. Lors que , sembla-  
 „ ble à la lumière du matin , ce Soleil se fera  
 „ levé un matin , les Nuées épaisses ne se  
 „ dissipent-elles pas , à sa clarté , après  
 „ une pluie , qui aura fait sortir l'herbe tendre du sein de la terre ?

„ 5. Car ma Maison n'aura pas tenu en  
 „ règle , le Peuple du DIEU FORT ; quoi  
 „ que Dieu eût mis devant moi , l'Alliance  
 „ éternelle , parfaite à tous égards. Observez  
 „ la donc ; puis qu'elle fait tout mon salut &  
 „ tout mon contentement. Cependant Dieu  
 „ ne fera-t-il pas germer de nouveau ma  
 „ Maison , 6. lors qu'un Bélial semblable  
 „ à une épine , aura consumé ces perfides ,  
 „ après leur égarement ? Quand ils n'au-  
 „ ront pas pris cette Alliance dans leur main ,  
 „ 7. aussi-tôt cet Home-là pénétrera chez  
 „ eux : il remplira de leur blesses le fer & le  
 „ bois de sa lance ; puis par un feu de guerre ,  
 „ ils le bruleront entièrement , avec son  
 „ habitation. ”

Dans les deux premiers de ces Versets ,  
 David reconoit ingénument ; que les *Canti-  
 ques d'Israël* , qui portent son nom , ne sont  
 point les productions de son esprit ; mais que  
 c'est le MESSIE qui les a composez , qui en  
 est le ravissant Auteur. Il ne se regarde lui-  
 même,



même, que come un simple Organe, dont l'Esprit de l'ÉTERNEL s'est servi, pour prononcer ces Cantiques, pour les articuler. Voilà donc un grand, un premier Principe incontestable, que nous ne devons jamais perdre de vue, dans l'explication d'aucun Psaume; Que le MESSIE est l'Auteur de toutes ces Hymnes; que c'est lui-même qui y parle, ou qui du moins fait parler, ceux qu'il y introduit, du nombre desquels est quelquefois *David* lui même.

A ce premier Principe, il en faut ajouter un second, qui n'est pas moins certain. C'est la vérité, que *St. Paul* nous enseigne, quand il dit; que le Seigneur considère son Eglise come sa propre chair, qu'il l'entretient & la chérit; parce que nous somes Membres de son Corps, formez de sa chair & de ses os. Eph. V. 29. & 30. Quand nôtre Seigneur disoit à *Saul*, sur le chemin de Damas: Pourquoi me persécutez vous? ne se regardoit-il pas, come faisant, avec son Eglise, un seul tout, une seule & même Personne morale? Ce grand Principe demeura, dès-lors, si fortement imprimé, dans l'Esprit de *St. Paul*, qu'il écrivit dans une de ses Epîtres: J'achève de souffrir à mon tour, ce qui manque encore, aux persécutions que doit endurer Jésus-Christ, dans ma chair, pour son Corps, qui est l'Eglise,

de laquelle j'ai été établi Ministre, Col. I. 24. Et Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous dit, qu'étant notre Frère, il participe avec nous, à l'affliction, au règne, & à la patience de Jésus-Christ, Apoc. I. 9.

Si mon cher Philalèthe (qu'il me permette de joindre à son beau nom, ce terme affectueux) si, dis-je, mon cher Philalèthe n'ent pas suivi une Traduction vicieuse, du Passage où St. Pierre compare les Oracles des Prophètes, à une Lampe ou à un Flambeau, qui luit actuellement dans un lieu obscur, en attendant que le jour paroisse; il n'auroit pas été surpris, de ma citation de ce Passage, sur lequel je me suis assez étendu, dans mes Pensées libres sur les Prophéties de l'Ecriture Sainte.

Quoi que les expressions de Philalèthe, sur les lumières des anciens Rois, & des anciens Prophètes, soient, come il le dit, tirées des Discours du Seigneur JESUS, & des Ecrits de ses Apôtres; il m'avoit semblé, qu'il les pressoit beaucoup trop, & qu'il en tiroit des conséquences, bien éloignées de la pensée de leurs Auteurs; mais come je m'aperçois, que cet Article lui a fait de la peine; je lui en réitère mes excuses, & je ne dirai plus rien là dessus. J'aime infiniment mieux, s'il le faut, me reconnoître  
dans

dans le tort à son égard , que courir risque , de r'ouvrir une Plaie , que je n'eus jamais dessein de lui faire , & sur laquelle je voudrois verser un Baume , qui la consolidât entièrement , & n'en laissât subsister aucun vestige.

Si , dans un sens éminent , DIEU est lui seul , la Source des Eaux vives ; sa Parole , par laquelle son Esprit Saint nous régénère , & nous rend de nouvelles Créatures , ne peut-elle pas aussi , à juste titre , être qualifiée de ce nom , dans un sens moins rigoureux ?

Venons au défi , que j'avois fait à l'Auteur des Remarques , de pouvoir m'indiquer un seul Psaume , qui , lu dans le Texte Hébreu , nettoié de ses points , ne pût être chanté en entier , avec édification. Il seroit , dit-il , fort impatient de voir , ce que je substituerois à ces paroles :

*Fière Babel , qui réduis tout en cendre ,  
 Meureux celui qui doit un jour te rendre ,  
 Les maux cruels , que ta main nous a faits !  
 Heureux qui doit , te détruire à jamais ;  
 Qui s'arrachant tes Enfans des mammelles ,  
 Ecrasera leurs têtes infidèles !*

Pour satisfaire son impatience , je le prie de lire cette Version simple & littérale , des deux derniers Versets du Psaume CXXXVII.

Fille de Babilone, qui dois être réduite en désolation, heureux celui qui mettra le comble, à la retribution qui t'est due, pour les mauvais traitemens que tu nous as faits! Heureux celui qui prendra, ou dissipera, tes Auteurs de machinations, contre le Dieu Fort nôtre Rocher! Le mot qu'on a traduit *tes petits enfans*, est ici le participe d'un Verbe, qui signifie faire des machinations contre quelqu'un, *l'astger, le traiter, avec mépris. Felix qui copiet, aut dissipabit, molientes tuos Deo Forti Rupi!*

Ne puis-je pas témoigner à Phalathé, quelque surprise, de ce qu'à la pag. 320. il trouve, douteux, que, du tems de David, il y eut un Canon des Livres sacrés; parce qu'il n'en voit, dit-il, trace de preuve nulle part, regardant cette supposition, (que je trouve toute naturelle) comme un de ces Ouvrages extérieurs, de ces foibles dehors, qu'on ne sauroit s'obstiner, à vouloir défendre, qu'au préjudice du Corps de la Place? Ne puis-je pas être étonné, que ce doute paroisse fondé, à un Savant, qui, contre l'autorité de St. Pierre, a eu pouvoir conclure, de quelques paroles assez obscures, du premier Livre des Chroniques, & du titre de quelques Psaumes; que David avoit chargé quelques Lévites, de travailler, avec lui, à des Hymnes sacrés? Je serois presque

ten-

enté, de lui rapeller ici à mon tour, le sage  
conseil du Docteur *Midleton*.

Sur ce que j'ai demandé, ce que sont de-  
venues ces Hymnes, que les premiers Chré-  
tiens chantoient dans leurs Assemblées, si ce  
n'étoient pas dans le fond nos Psaumes mê-  
mes, *Philaléthe* croit pouvoir me renvoyer la  
balle, en me disant : *Et ces Psaumes, que  
sont-ils devenus ?* Mais, quelle différence entre  
l'une & l'autre de nos deux suppositions ! Si  
l'on admet celle de *Philaléthe*, il ne nous reste  
absolument rien aujourd'hui, de tout ce que  
ces anciens Fidèles chantoient dans leurs  
Assemblées ; au lieu que si l'on suppose la chose,  
telle que je la conçois ; nous avons encore,  
dans l'Original de nos Psaumes, le précis du  
moins & la substance, de tous leurs Canti-  
ques. Pour la preuve, que *Philaléthe* pense  
tirer, des mots de *Psaumes*, d'*Hymnes* & de  
*Cantiques*, entassez par *St. Paul*, en deux de  
ses Epîtres, je ne sais si elle est bien solide ;  
puis que quelques uns de nos Poèmes sacrés,  
portent dans leurs titres le nom de *Psaumes* ;  
quelques autres celui d'*Hymnes*, ou de *Canti-  
ques* ; & d'autres encore, deux de ces  
noms ensemble. Lors qu'on connoitra par-  
faitement l'énergie, & la force particulière,  
de chacun de ces différens Synonymes ; tout  
d'y trouver matière, à critiquer le *Stile* de  
l'imp

l'écriture; on en admirera, sans doute, d'autant plus, la richesse & la beauté.

Si, dans le *triage*, que *Philaléthe* proposoit de faire, de nos plus beaux Psaumes; il n'avoit en vûe, que ce qui se fait actuellement dans toutes les Eglises Réformées; qu'étoit-il besoin, qu'il en fit un article à part, come de quelque chose de nouveau? Je craindrois encore, je l'avoüe, que ce *triage*, s'il avoit une fois reçu force de loi dans l'Eglise; loin de contribuer à l'édification de nos Ames, ne tournât à leur apauvrissement, par le peu de cas, que les Hommes, paresseux come ils le sont, feroient sans doute bientôt, des Originaux mêmes, de tous les Psaumes, qu'on auroit laissez de côté. On m'a assuré, que dans une Ville du Canton de *Berne*, on n'y chante plus dans l'Eglise, le Psaume VI. depuis qu'un Particulier, y a fait remarquer à Messieurs ses Pasteurs, un défaut qu'il traite d'hérésie, & qui se trouve dans ces Vers:

*Le chagrin qui m'acable,  
Se fait voir dans mes yeux:  
Et ma plus grande peine,  
Est la joie inhumaine,  
Qu'en ont mes Envieux.*

Le Poëte auroit dû dire, *Un surcroit de ma  
peine; Car la plus grande peine d'un Pécheur,  
qui*

qui se fait, à lui-même, l'aplication de ce Psaume, doit être d'avoir offensé Dieu. Je l'ai déjà dit, & je le répète encore : Les Originiaux de nos Psaumes, ne sauroient jamais présenter aucune pensée fausse, ou qu'on puisse critiquer avec raison.

Au reste, je me serois fait un devoir & un plaisir, de marquer encore mieux, à *Philaléthe*, combien je suis sensible, à tout ce que sa Réponse, renferme de modéré, d'honête, d'obligeant, & de gracieux ; si je n'eusse craint ; & qu'on ne me crût un peu enivré, de l'encens non-mérité, qu'il m'y prodigue ; & que le défaut d'affaisonnement délicat, dans les justes louanges, que son Cœur généreux, plutôt qu'un retour de politesse, auroit dû me porter à lui rendre, n'y fit trouver de la fadeur.

Ce 23me. Novembre 1753.





## ESSAI

### Sur la VOCATION.

**V**ous me marqués, MONSIEUR, que vous avés vû, en dernier lieu, dans le *Journal Helvétique*, quelques Vers sur les *Vocations*, dont vous avés été content \*. Cela vous a fait naître le desir de voir ce Sujet traité un peu plus au long, & vous vous adressés à moi pour cela. Vous souhaiteriés un Discours en prose, dont quelques unes des Stances sur les *Vocations* pourroient servir en quelque manière de Texte. Il vous paroit, que par là on auroit un assez beau champ. Mais vous voudriés que le Discours que vous indiqués envisageât la *Vocation* seulement par rapport à la Société, & qu'il convint à la Vie ordinaire des Homes. La *Vocation* par rapport au Salut doit être réservée pour la Chaire, & ce n'est pas un Sermon que vous demandés.

J'approuve fort votre Plan, à cela près que je voudrois que vous en chargeaffiés quelque autre que moi. Je ne me sens pas en état

\* Aout pag. 165.



état de vous satisfaire., & pour me servir de la figure que me présente le Sujet même que vous proposez, je dois vous déclarer franchement, que je sens que *ce n'est pas là ma Vocation*. Cependant, pour vous montrer ma bonne volonté, je ne laisserai pas de faire quelque chose. Ne regardés pas ce que je vous envoie come un Discours régulier ou méthodique. Je ne puis guère vous fournir que quelques Pensées détachées, ou tout au plus un petit Essai, que quelcun plus habile que moi, pourra perfectionner dans la suite.

Le terme de *Vocation* est emprunté de la Religion, & ce n'est que par acomodation, qu'on l'applique aux occasions temporelles des Hommes. La *Vocation* dont parlent les Théologiens, c'est la grace que Dieu fait à quelcun quand il l'appelle à l'Evangile. J. C. appela de cette manière les Apôtres. L'Écriture nous parle de la Vocation des Juifs & de celle des Gentils. En général Dieu est censé appeler quelcun quand il le met dans le chemin du Salut.

Mais aujourd'hui nous employons aussi le mot de *Vocation*, pour désigner la destination à un état ou à une profession. C'est dans ce sens que vous l'avez entendu, quand vous m'avez proposé ce sujet. Il faut seulement remarquer que ce mot, ainsi sécularisé, ne

s'emploie plus d'une manière aussi précise & aussi exacte que dans les matières de Religion.

En prenant donc ce mot, avec quelque latitude, on peut déjà regarder come une Vocation à un certain genre de vie, la condition dans laquelle la Providence nous fait naître. Elle nous marque par là, en quelque manière, nôtre destination. Un Home, qui est né de Parens pauvres, doit comprendre par là, qu'il n'a d'autre ressource pour vivre que le travail des mains, ou devenir le Domestique de quelque Home riche. Il est clair que les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, une naissance obscure, le peu de bien dont nous jouissons, décident à peu près de nôtre genre de vie, & qu'alors nous n'avons pas beaucoup à choisir. Rapellés vous, s'il vous plait, M O N S I E U R, le Discours que vous avés lû, il n'y a pas long-tems, sur la *Diversité des Conditions* \*, On y a prouvé que les situations différentes où nous nous trouvons en naissant, ont pour but de nous donner des occupations différentes pour le bien de la Société.

La Vocation, qui se déduit de la condition dans laquelle on est né, est un peu vague. Elle ne paroît pas déterminée bien précisément.

En

En voici une qui l'est beaucoup mieux : C'est la Vocation fondée sur les Talens naturels que nous apportons en naissant. On voit des Hommes, qui sont nés avec une adresse singulière pour réussir dans certains Arts ; D'autres avec un esprit propre à réussir dans une certaine Science. Outre ces heureuses dispositions on aperçoit encore en eux, & même de bonne heure, un goût très marqué pour la Profession à laquelle ils sont propres.

Ceux qui ont écrit la Vie des habiles Artistes & des Savans du premier ordre, n'ont pas manqué de nous faire observer que leurs Talens n'ont pas tardé à se manifester, & ont percé presque dès l'enfance. Le célèbre *Pascal*, par exemple, eût dès le bas âge un goût décidé pour les Mathématiques. A dix ou onze ans il traçoit sans aucun secours, sur le Foier, avec du Charbon, des figures de Géométrie, dont il cherchoit les propriétés, ignorant même encore les noms qu'on leur donoit. Il en vint si avant, que son Père le surprit un jour à la 32. Proposition d'Euclide. Il en étoit venu là sans le secours d'aucun Livre, ni d'aucun Maître.

Pour se convaincre de la réalité de cette espèce de Vocation, on n'a qu'à lire les Eloges Historiques des Académiciens de *Paris*, jé parle de ceux de l'Académie des Scien-

Sciences. On y verra, dans l'éloge d'un fort habile Géometre, que voici comment il s'aperçut des dispositions que la Nature lui avoit données à cette Science. Etant encore fort jeune, il entre dans le Jardin d'un Couvent de Paris. Il y remarque un Cadran Solaire à plusieurs faces, & qui lui parût fort ingénieux. Il le considère attentivement, & tâche de comprendre par quelle méthode on avoit pû le tracer. Il s'y fixe pendant plusieurs heures, presque aussi immobile que la Colonne qui soutenoit le Cadran. Ce qu'il y découvrit à la fin, c'est sa Vocation, qui se trouva marquée en Caractères assez intelligibles sur ce Cadran. Il comprit dès lors, qu'il devoit se tourner du côté de la Géometrie. Son goût pour cette Science augmenta tous les jours, & il devint un des plus célèbres Mathématiciens de l'Académie.

La diversité de nos inclinations & de nos talens est une preuve bien sensible de la Sagesse du Créateur. Les Homes naissent avec des Goûts & des Génies différens, qui les engagent à se tourner vers des Occupations & des Professions différens. Les uns s'appliquent aux Sciences, les autres aux Arts libéraux ou Mécaniques, d'autres encore aux Armes, au Commerce, à l'Agriculture. Le Gouverneur de l'Univers nous destine, les uns à

un Emploi, les autres à un autre, come un Père de famille partage à ses Domestiques les Offices de sa Maison. Pour cela il donne aux Homes des inclinations différentes, des talents, de l'habileté, tant du Corps que de l'Esprit. Un célèbre Poete Italien du XV. Siècle, a développé cette sage vue du Créateur dans de très beaux Vers Latins dont voici le sens; *La Nature, dit-il, se plaît à employer divers Ministres, afin que les diverses choses qui embellissent le Monde ici bas, puissent s'exécuter. Elle ne souffre pas que les Homes tendent tous au même but, mais elle leur ordonne de prendre diverses routes, & de s'appliquer à différents travaux, afin que le Monde par cette diversité d'occupations, en devienne plus beau\*.* Sur ces goûts différents que nous tenons de la Nature, on peut consulter encore *Nemeni* *tyt de l'Existence de Dieu*, page 189, & *la Théologie Physique de Derham*, p. 374. On demande à cette occasion, si la Vocation dont je viens de parler, ces dispositions naturelles à un certain Métier, cette espèce d'instinct, ce goût si marqué qui nous y

por-

\* *Diversis etenim gaudet Natura Ministris  
Ut fieri diversa queant ornantia Terras  
Nec patitur cunctos ad eandem currere metam;  
Sed varias jubet ire vias, variisque labores  
Suspiciere, ut vario cultu sit pulchrior Orbis.*  
*Paltingenius, in Zodiaco Vitæ.*

porte, ne doit pas être regardé come une véritable Inspiration du Ciel? C'est ce que veulent ces prétendus Inspirés que l'on rencontre assez fréquemment aujourd'hui. C'est même une des raisons dont ils se servent pour colorer leur Fanatisme.

· Ils disent, que chaque Home est apellé à remplir telle ou telle fonction dans la Société, mais qu'on ne sauroit être instruit de la Vocation que Dieu nous adresse, sans un Révélation particulière de l'Esprit de Dieu.

· Je vous ai déjà fait remarquer, MONSIEUR, que c'est improprement, que la destination à quelques fonctions séculières est apellée une *Vocation*. Ce mot n'est véritablement dans sa place, qu'en matière de Religion, & pour désigner un genre de vie relativement au Salut. Mais voici une Réponse plus directe & plus détaillée. Je la tire d'un Auteur fort judicieux, qui a travaillé à guérir certains Esprits prévenus de la pensée que l'Esprit de Dieu les dirige, & leur inspire le parti qu'ils doivent prendre dans les principales occurrences de leur vie.

· „ Il est vrai, dit-il, que chacun est apellé  
 „ à remplir de certaines fonctions dans la So-  
 „ cieté; mais come Dieu ne nous prescrit  
 „ pas positivement de nous atacher à telle  
 „ ou telle Profession, il nous laisse quelque  
 „ li-

22 liberté à cet égard. Ce qu'il exige, c'est que  
 22 nous nous appliquions à quelque Profession  
 22 qui soit utile à la Société, & dont l'exercice  
 22 puisse nous aider à pourvoir à nos be-  
 22 soins; & en second lieu, que nous con-  
 22 sultions nos talens, afin de choisir une  
 22 Profession à laquelle nous soions propres,  
 22 & qui nous fournisse l'occasion de les em-  
 22 ployer d'une manière avantageuse à la  
 22 Société.

22 Pour savoir donc quelle est la Voca-  
 22 tion que Dieu nous adresse, nous n'a-  
 22 vons pas besoin d'une Révélation parti-  
 22 culière de la Divinité; nous n'avons qu'à  
 22 examiner à quoi nous sommes propres,  
 22 & en quoi nous pouvons servir le plus  
 22 utilement la Société, selon l'état & les  
 22 circonstances où nous nous rencontrons.  
 22 Quand nous nous atacherons à une Pro-  
 22 fession, qui aura ces caractères, nous  
 22 pourrons dire, que nous exerçons une  
 22 Profession, à laquelle Dieu consent que  
 22 nous nous appliquions, & dans l'exer-  
 22 cice de laquelle nous le servirons d'une  
 22 manière qui lui sera agréable.

22 On dit, qu'il y a de certaines Personnes,  
 22 que Dieu appelle particulièrement à de  
 22 certains Emplois, & auxquels il veut ab-  
 22 solument qu'ils s'attachent; qu'il faut

22 bien

» bien qu'il le leur révèle , afin qu'ils ne  
 » prennent pas d'autre parti que celui au-  
 » quel il les destine.

» Mais lorsqu'on Dieu veut absolument que  
 » de certaines Personnes se consacrent à de  
 » certains Emplois , il n'est pas plus néces-  
 » faire qu'il le leur révèle , qu'il ne l'est que  
 » Dieu révèle à chaque Particulier , ce que  
 » sa Providence a dessein d'exécuter par son  
 » moien. Dans des occasions de cette natu-  
 » re , la Providence ne manque pas de  
 » moiens pour déterminer les Homes à  
 » embrasser les Emplois qu'elle veut qu'ils  
 » remplissent. Elle leur donne les talens né-  
 » cessaires pour les exercer ; elle leur donne  
 » de l'inclination pour ces Emplois ; elle  
 » les place dans des circonstances qui les  
 » portent à s'y déterminer , & elle fait di-  
 » verses autres choses , soit pour les exciter  
 » à s'en charger , soit pour porter les au-  
 » tres à les leur confier. Tout cela se fait ,  
 » sans qu'il soit nécessaire qu'elle leur ré-  
 » révèle ce qu'elle a dessein d'exécuter par  
 » leur moien \*.

Quand on traite la matière de la Voca-  
 tion il faut s'attacher principalement à faire  
 sentir l'importance de bien choisir son genre  
 de vie. Ce choix influe beaucoup sur le bien

pu-

\* Sam. Turretin , sur le Fanatisme. p. 146.



public. On ne s'aquite pas bien d'une profession à laquelle l'on n'est pas propre, ou que l'on ne goûte pas. Il faut ajouter qu'un Particulier qui s'est chargé d'un Emploi qu'il ne peut pas bien remplir, en souffre le premier. Tout Home qui n'est pas à sa place, n'y fauroit être à son aise. Un genre de vie qui ne nous convient pas, est par cela même contraire à nôtre repos & à nôtre bonheur. Soit incapacité, soit dégoût, le repentir fuit bien-tôt ce mauvais choix. C'est pour n'avoir pas assez examiné l'état qu'ils devoient embrasser, que tant de gens' sont mécontents de leur condition, & voudroient en pouvoir changer.

Par avidité pour les Richesses, on's'est jetté dans le Commerce, sans trop examiner si l'on y étoit propre. Un jeune Home qui prend ce parti sent bien en gros qu'il n'a pas les qualités que demande cette Profession. N'importe, il se flate qu'il aura autant de bonheur que tant d'autres qui ont fait fortune. Il se sent beaucoup de confiance, & le succès est presque sur à qui est hardi. Il ne pense pas que la Mer sur laquelle il s'embarque, est bien orageuse & pleine d'écueils. Mais il survient de mauvaises affaires à ces téméraires, auxquelles ils ne fauroient apporter de remède, parce qu'ils manquent de génie

génie & d'expérience. Alors à quelles peines ne se voient-ils pas exposés? Ils ont beau vouloir cacher leur triste situation, elle se peint malgré eux sur leur visage, & annonce au Public leurs peines secrètes.

Quoi que rien ne soit plus important que le choix d'un genre de vie, il se fait ordinairement avec beaucoup de légèreté. Malgré le danger qu'il y a à s'y méprendre, on y apporte peu de circonspection. Le plus souvent ce sont nos préjugés & nos passions qui nous déterminent. La coutume, l'usage, l'exemple nous entraînent, quelquefois nous n'avons d'autre guide que notre humeur ou notre caprice.

*La chose la plus importante à la vie, dit le célèbre Pascal, c'est le choix d'un Métier; le hazard en dispose, la Coutume fait les Maçons, les Soldats les Couvreurs.*

Cette Pensée ne peut qu'être approuvée, au moins dans son premier Membre, mais je ne vous dissimulerai pas, MONSIEUR, que la fin manque un peu de justesse. Voici la Critique qu'on en a faite.

„ Qu'est-ce qui peut déterminer les Sol-  
 „ dats, les Maçons & tous les Ouvriers  
 „ Mécaniques, sinon ce qu'on appelle Ha-  
 „ zard ou la Coutume? Il n'y a que les Arts  
 „ de génie auxquels on se détermine de soi-  
 „ même

„ même. Mais pour les Métiers que tout  
 „ le monde peut faire, il est très naturel &  
 „ très raisonnable que la Coutume en dis-  
 „ pose\*. La Critique paroît fondée, mais  
 vous savés, MONSIEUR, que les *Pen-  
 sées de Pascal* font des Fragmens, où il ne s'est  
 exprimé qu'à demi mot. L'équité veut que  
 l'on suppose que s'il s'étoit un peu plus étendu,  
 nous trouverions des correctifs ou des éclair-  
 cissemens à quelques Pensées qui nous sem-  
 blent manquer de justesse.

On a dit de ceux qui se déterminent à une  
 certaine Profession, par l'exemple & par la  
 coutume, qu'ils ressemblent à ceux qui  
 voient sur l'eau. Ils ne vont pas, mais  
 ils sont portés. Ce sont des gens qui vo-  
 gent en grande Compagnie.

Nos plus mauvais guides ce sont sans con-  
 tredit nos Passions. Qu'on examine ce qui  
 se passe le plus communément dans le Monde.  
 Rien de plus ordinaire que de voir une Jeu-  
 nesse aveugle, qui se précipite inconsidéré-  
 ment, les uns dans la Profession des Armes,  
 poussés par la fougue de l'âge, d'autres qui  
 emportés par la passion, s'engagent dans des  
 Mariages mal assortis. Il ne faut pas être  
 surpris si l'on s'égare, quand on n'écoute  
 que ses penchans déréglés. Les Jeunes Gens.

\* Lettres sur les Anglois, Rouen 1734. p. 158.

ne sentent guère l'importance de ce choix. Cependant les fautes qu'ils y font, sont très souvent irréparables. Une fausse démarche de cette nature est d'une grande conséquence, parce que les suites s'étendent à toute la vie d'un Home. Il est donc de la dernière importance d'y penser meurement, & de ne pas se déterminer légèrement & avec précipitation. Je vai joindre ici quelques Conseils; qui pourront aider à bien faire ce choix.

Il faut d'abord suposer qu'on ne doit jamais embrasser une Profession, exercer un Métier mauvais en lui même, je veux dire qui seroit contraire aux-bones Mœurs. On voit quelquefois des Artistes, qui emploient mal leurs talens; des Peintres, par exemple, qui travailleront principalement à des Peintures lascives, capables d'exciter des Passions dangereuses.

Difons la même chose des talens de l'Esprit. Ceux qui font le Métier d'Auteurs, doivent être atentifs à ne rien publier qui puisse corrompre les Mœurs. Que dire donc de cette foule de Romans, qui font rouler continuellement la Presse? Combien de Professions où l'on cherche aujourd'hui à vivre aux dépens des Passions des autres? On étudie leurs penchans, pour imaginer

ce qui flatera le plus leur goût dérèglé. Les Arts les plus recherchés sont ceux qui mettent à contribution la mollesse, la sensualité, le luxe & le faste. Si nous avons quelque adresse & quelque industrie, gardons-nous bien de leur donner pour objet des choses contraires à la régularité des mœurs, ou seulement des amusemens ou des inutilités. Proposons nous toujours des choses véritablement avantageuses aux autres, & disons nous, que tout bien examiné, elles le seront aussi infailliblement pour nous.

Il est nécessaire d'avertir ici, qu'il y a des Professions, qui sans être mauvaises en elles mêmes, le pourroient être pour de certaines personnes. Le Métier de la Guerre ne sauroit être condamné, à parler en général. Mais on doit en détourner un jeune Homme, qui voudroit l'embrasser pour mener une vie plus licentieuse. J'en dis autant de quelcun, qui sans être bien affermi dans la Vertu, voudroit se charger de certaines branches de la Plaidoire. C'est une Profession délicate, qui peut quelquefois donner atteinte à la Probité.

A l'égard des genres de vie, qui n'ont rien de blâmable, le premier Conseil à donner, c'est qu'avant toutes choses on doit bien se consulter soi-même, pour examiner si cet

état nous convient, & si nous lui convenons. Si nous aspirons à un Emploi, par exemple, il faut comencer par mesurer nos forces. Ce n'est pas assez d'écouter nôtre ambition ou nôtre intérêt. Voici à peu près coment se devoit faire cet examen. Je prétens à cette Magistrature, devoit on se dire à soi même, mais ai je aquis une assez grande conoissance des Loix, pour rendre exactement la Justice? Ai-je assez de fermeté & de courage pour me roidir contre les sollicitations d'un Parent ou d'un Ami? Suis-je assez désintéressé & intègre, pour ne pas succomber aux tentations de l'Intérêt? Nicole a dit, dans ses *Essais de Morale*, qu'on parvient d'ordinaire aux Emplois sans *Vocation*, parce qu'on s'y apelle soi même par une recherche ambitieuse & intéressée. La plûpart des désordres qu'on remarque dans le Monde, la confusion qui y règne, vient principalement de ce que l'on n'est pas à la place où l'on devoit être.

Ce n'est pas assez de nous être consultés nous mêmes, il faut encore prendre les avis de quelque Personne éclairée. Dans une affaire de cette importance, nous avons besoin d'un sage Conseil. Se déterminer sans avoir consulté autre que soi, seroit une démarche précipitée, ce seroit peut être se préparer bien du repentir pour le reste de la vie.

Il est naturel, dans ce cas là, de prendre l'avis de ses Parens, & sur tout, de ceux dont nous tenons la vie. Les Pères doivent aider leurs Enfans à bien choisir leur genre de vie. Ils doivent intervenir à ce choix come Directeurs & come Surveillans.

Quand cela se peut, & que les Enfans ont les dispositions requises, il seroit à souhaiter qu'ils suivissent le genre de vie de leur Père. Cela leur aplaniroit bien des difficultés & les mettroit quelquefois en état d'exceller dans leur Profession. Un habile Peintre, par exemple, comuniquera à son Fils, des finesses & des procédés de son Art, dont il fera Mistère à des Elèves étrangers. La même réserve peut se remarquer dans tous les autres Arts.

Un habile Prédicateur, qui a un Fils qui ne manque pas de génie, peut le former au service de l'Eglise, mieùx que ne le feroit tout autre. Quel bonheur pour ce Fils d'avoir après la mort de son Père, sa Bibliothèque, ses Ecrits, & sur tout d'hériter de ses talens!

Cependant nous avons le chagrin de voir, que c'est ce qui arrive rarement parmi nous. Vous vous en aperçutes bien; MONSIEUR, pendant le séjour que vous fîtes il y a quelques années dans notre Ville. Je me rapelle

e Conversation, que nous eumes ensemble ce sujet. Vous étant informé de l'état où étoit nôtre Académie, vous fûtes fort surpris d'apprendre qu'il n'y avoit presque aucun de Ministre, qui tournât ses études du côté de la Théologie, & en général presque aucun jeune Homme de nôtre Ville. Ah! dites vous alors, dans une Ville où les Ministres jouissent de la plus grande considération, soit à cause de la pureté de leurs mœurs, soit parce que la plupart sont gens sages, personne ne se consacre au service de l'Eglise!

Jous voulûtes en faveur la raison. On ne sauroit vous en donner quelques unes. L'emploi de Pasteur est pénible; la Prédication demande beaucoup de travail, & la paresse d'aujourd'hui aime l'aise & le repos. La conduite d'un Ministre doit être grave; les Jeunes gens aiment la dissipation & le plaisir. D'ailleurs nos Prédicateurs ont des revenus fort modiques, & qui ne suffisent point pour leur fournir leur entretien. Si les jeunes Gens se destinent donc à un Emploi, ils en cherchent quelque autre, qui exige moins de travail, & qui donne d'avantage.

Un Prédicateur descendant de Chaire épuisé, dès qu'il est de retour chez lui, se plaindra, d'une manière peut être un peu  
éxa-



éxagérée, des fatigues du Métier. Ces plaintes reviendront dans quelque autre occasion semblable. Il ne prend pas garde que ses Enfans l'écoutent, & que par là il leur ôte l'envie qu'ils pourroient avoir d'ailleurs de choisir cette Profession.

Voilà à peu près, M O N S I E U R, les raisons qu'on vous dit alors, pour diminuer votre surprise; mais on en oublia une que vous trouverés plus directe & plus précise. C'est que depuis quinze ou vingt ans, nôtre Eglise avoit grand nombre de jeunes Prédicateurs, avec du talent la plûpart, qui ont attendu très long-tems à être placés, & qui ne le sont pas encore tous. Ce long retard d'un Etablissement a découragé ceux qui dans la suite auroient pû se destiner à la Prédication. Mais il faut espérer qu'il arrivera à nôtre Eglise ce que l'on remarque en matière de Dentrées, c'est que la disette amène ordinairement l'abondance. Il faut encore se flater qu'à l'avenir nôtre Jeunesse sera animée par de plus nobles motifs, que celui d'un peu plus ou un peu moins d'émolumens.

Pour revenir à nôtre Matière de la Vocation en général, c'est quelque chose de bien avantageux, lors qu'il se trouve dans une Académie quelque habile Home destiné à enseigner les Belles Lettres ou la Philosophie, qui

qui a outre cela le talent de bien juger de ce à quoi un Jeune Home pourra réussir dans la suite , & de ce à quoi il n'est pas propre. Rien n'est plus utile a la Societé & aux Particuliers, que les Conseils qu'il peut donner dans ce point critique. Ce discernement est un Talent particulier. Ceux à qui la Nature l'a accordé peuvent partager , avec *Socrate* , le titre d'*Accoucheurs des Esprits*.

Lors qu'on a bien choisi son genre de vie, il faut savoir s'y tenir. Il arrive à bien des gens, qu'après un certain tems , leur inconstance naturelle leur fait souhaiter de changer d'état. Ils ne se trouvent pas bien où ils sont, une autre place leur conviendroit mieux. Outre nôtre légéreté, c'est aussi quelquefois nôtre orgueil , nôtre ambition qui nous suggère cette envie de changer. De là viennent les efforts que nous faisons pour sortir de nôtre poste. Nous portons envie à ceux qui occupent de places plus élevées , & nous voudrions y atteindre. Mais tout ce qui peut nous arriver de plus avantageux pour nôtre propre bien & pour celui de la Societé , c'est de bien connoître nôtre place , & quand nous y sommes de savoir nous y fixer. On peut appliquer ici ce que dit *St. Paul* , dans sa 1re. Epître aux Corinthiens. *Il ne reste donc qu'à se tenir chacun dans la*  
*condi-*

Condition que le Seigneur lui a donnée en partage\*.

On voit bien des gens, qui ne veulent pas entièrement changer d'état, mais qui ont un grand penchant à empiéter sur les fonctions des autres. Disons leur encore, *Que chacun se tienne à sa Vocation.* On doit convenir que les choses en iroient mieux dans la Société, si chacun se renfermoit dans son emploi. Je me suis déjà servi pour éclaircir notre sujet, d'une Comparaison prise de la Navigation. En voici encore une, MONSIEUR, que vous trouverés qui vaut mieux que l'autre. Je l'emprunte d'un habile Moraliste.

„ Nous sommes tous dans ce Monde, dit-il,  
 „ côme sur un Navire qui fait route sur la  
 „ Mer. Ceux qui composent l'Equipage du  
 „ Vaisseau n'ont pas tous les mêmes Em-  
 „ plois. Les uns travaillent, les autres se  
 „ laissent conduire. Il y en a qui comandent,  
 „ il y en a qui obéissent. Les uns sont pour  
 „ la Manœuvre, les uns sont à la Bouffole &  
 „ au Gouvernail. On y voit des Pilotes,  
 „ des Matelots, des Marchans, des Of-  
 „ ciers, des Soldats. Mais quelque Emploi  
 „ qu'ils aient, ils doivent s'en aquiter,  
 „ sans entreprendre sur celui des autres.  
 „ Car quel désordre feroit ce, si le Soldat

„ VOU-

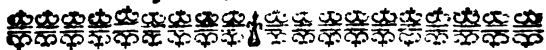
\* I. Cor. VII. 17.

„ vouloit faire le Pilote, lui qui n'entend  
 „ rien à la Manœuvre, ou si le Pilote qui  
 „ toit son Gouvernail, pour faire le métier  
 „ de Soldat, lui qui n'a jamais été exercé  
 „ dans la Milice? Quel désordre seroit ce  
 „ si ceux qui sont pour la Manœuvre s'ima-  
 „ ginoient être assez habiles pour conduire  
 „ le Vaisseau, & s'ils s'ingéroient témé-  
 „ rairement dans un Emploi qui ne leur  
 „ appartient pas? Ne s'exposeroient ils pas  
 „ à un péril évident de faire naufrage?  
 „ Quelque chose de semblable se passe dans  
 „ le Monde, dont les conditions & les em-  
 „ plois sont fort partagés. Comandement,  
 „ Sùjction, Magistrature, Négoce &c.  
 „ Voilà qui fait les différens états de la  
 „ vie. C'est ainsi que la Providence en a  
 „ disposé, pour faire régner dans l'Univers  
 „ une belle & nécessaire œconomie.

J'ai dit, que quand on s'est chargé par am-  
 bition, d'un Emploi au dessus de ses talens,  
 on n'en sauroit bien remplir les fonctions.  
 Il semble donc par une conséquence natu-  
 relle, que quand on est au dessus de son Em-  
 ploi par son génie, on doit s'en acquiter par-  
 faitement. Cependant, M O N S I E U R, j'o-  
 se hasarder là dessus un Paradoxe qui vous  
 surprendra, quoi que je ne sois pas le pre-  
 mier qui l'a avancé, c'est qu'alors ce superflu  
 de

de mérite nuit plutôt, qu'il ne sert à l'exercice de cette charge. Quand un Home est employé dans une place au dessous de ses talens, on remarque très souvent qu'il y fait tout avec une espèce de nonchalance, qui l'empêche d'y réussir. Son génie languit & n'atteint point à la perfection d'un génie plus borné, dont le même travail rempliroit toute l'étendue.

Je vai finir cette longue Lettre par un exemple, qui confirmera cette Remarque. Le célèbre *Grævius* fut employé au commencement de ce Siècle, pour donner les premiers principes du Latin au Prince *Priso de Nassau*, Stadhouder de Frise, qui mourut tragiquement en 1708. Cet habile Littérateur dit un jour en confidence au Gouverneur, de qui je le tiens, qu'on lui avoit fait bien de l'honneur de le charger de cette première instruction du Prince, qu'on l'avoit choisi apparemment parce qu'il avoit quelque réputation dans la République des Lettres, mais qu'il lui avouoit ingénûment, qu'un petit Régent, acoutumé à enseigner les Rudimens de la Grammaire, feroit beaucoup mieux que lui auprès de Son Altesse. Je suis &c.



# P O R T R A I T

*De l'Honête Home.*

Je cherche l'Home en l'Home même :  
Il a perdu ses plus beaux traits.

**O**N se fait un mérite de porter le titre d'honête Home, & un honeur de le paroître ; mais peu de Persones en conoissent tous les devoirs, & moins encore les pratiquent : Je vai tâcher de les développer, moins pour en instruire les autres, que pour m'éclairer moi même, & les graver dans mon Cœur.

L'Home a des Devoirs à remplir, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du Prochain, soit à l'égard de lui même. Il me semble, que je ne saurois mieux faire que de suivre cet ordre, dans l'exposition que je vai faire.

Comè la Religion doit être la base de toutes les qualités de l'Honête-Home, & que sans elle la Vertù même, n'a aucun appui solide ; c'est aussi la Religion qui doit être notre unique règle ; mais la Religion de l'Honête-Home est également éloignée de la Superstition & de l'Incrédulité. L'Athée ne voit pas Dieu, parce qu'il met un bandeau sur ses yeux ; le Superstitieux le voit mal ;  
parce

parce qu'il ne le regarde qu'à travers ses préjugés.

L'Honête-Homme rend à Dieu un hommage pur & sincère, come a son Créateur, & à l'Auteur de tous les biens dont-il jouit. Soumis à ses Ordres, il se plait à les conoitre, & à les pratiquer; *Père de la Nature, Maître du Monde*, disoit un Philosophe Païen, *Tu vois tous mes pas se tourner, avec une pieuse résignation, par tout où ta Providence les conduit.* Senèque n'est pas moins docile aux ordres de Dieu. *Exécutions*, dit-il, *avec joie & avec promptitude, les Loix que la Providence nous impose; ne troublons point, par notre désobéissance, l'harmonie de son magnifique Ouvrage; c'est être un mauvais Soldat, que de marcher à regret à la suite de son Général: L'Heroïsme consiste à s'abandonner à la Providence, en faisant ce que nous pouvons pour nous la rendre favorable. Les Esprits foibles, les petits Esprits lui résistent, mais en vain. Plûtôt que de se corriger eux-mêmes, ils voudroient corriger les Dieux.*

L'Homme de bien se plait à converser, en quelque sorte, avec Dieu, & à l'imiter. Faire ce qu'il nous comande, c'est le servir. Il exige de nous des Vertus bien plus que des Sacrifices: En consultant sa Volonté, nous n'aurons que des pensées pures & sublimes,

blimes , qui produiront des actes dignes de la noblesse du Principe d'où elles découlent : En nous confiant en sa Puissance & en sa Bonté , nous serons inaccessibles à de vaines terreurs. Tranquiles au milieu des plus violentes tempêtes , & supérieurs aux Evénemens , & aux autres Homes. Nous craindrons Dieu & nous ne craindrons que lui seul. Quoi de plus grand , qu'une Ame élevée , qui règne sur elle même , & sur ses Passions ; qui méprise tout ce qui est indigne d'elle ; qui se soumet à l'adversité sans impatience & sans murmure ; qui jouit de la prospérité sans orgueil ; & qui , sans attachement à des Dignités passagères , & à des Richesses frivoles , aspire à une gloire éternelle , & à des Biens que les Révolutions les plus facheuses , l'Envie , la Violence , ni le Tems ne peuvent lui enlever.

L'Honête-Home est pénétré des grandes Vérités que renferme la Religion. De là cette attention sur ses Mœurs & sur sa Conduite. Modéré dans les plaisirs , il n'en goûte que d'innocens & de légitimes ; il ne chicane point avec sa Conscience , à dessein de l'éblouir ou de la faire taire ; assez courageux pour sacrifier ses penchans , & ses inclinations favorites aux règles qu'elle lui dicte ; assez ferme pour ne sortir jamais de la



bonne voie, lors qu'une fois il a eu le bonheur d'y entrer; assez zélé pour le Prochain, pour lui aider à y marcher, quand même il devroit s'exposer à ses répugnances, ou même à son mépris. Le feu dont il est embrasé jette par tout des étincelles, & se répand au dehors. De là son amour pour le Culte Public, qui le réunit avec les Fidèles dans l'unité d'une même Foi, qui soutient & manifeste sa Pieté, & qui en donne l'exemple.

L'Honête Homme est bien éloigné de tourner en raillerie ce qu'il ne sauroit croire, ou qu'il ne peut comprendre; les matières de Religion lui paroissent trop sublimes, & trop graves, pour être susceptibles d'ironie ou de badinage: C'est par des raisons & des preuves qu'on doit convaincre & ramener les Impies ou les Superstitieux. Un Jeu d'esprit ne sauroit produire l'effet d'une démonstration, & n'a jamais éclairé ni persuadé Personne.

En matière de Religion, l'Honête Homme est tolérant par goût, & plus encore par connoissance: Il fait qu'on ne peut croire ce qu'on ne sauroit comprendre; que vouloir forcer une Personne à voir un Objet, par les mêmes côtés que nous le voions, c'est vouloir forcer un Aveugle à voir les Couleurs;

Il est convaincu, que rien ne doit être plus libre que la Conscience, & que la Vérité n'a pas besoin, pour être reçue, d'emprunter les Armes de l'Erreur; qu'il est autant ridicule de vouloir éclairer un Home par des Supplices, que de vouloir prendre une Ville avec des Argumens; & que Dieu n'est pas moins ennemi de la Violence que de l'Erreur: Il est persuadé que la Persécution n'est pas moins opposée à l'Evangile, qu'à la Raison, & que vouloir convertir les Hérétiques par la terreur des Supplices, c'est vouloir ajouter à leurs Préjugés le Crime de l'Hypocrisie. *L'Esprit d'indulgence fait des Frères, dit un Ecrivain célèbre, celui d'Intolérance fait des Monstres.*

La Religion de l'Honête-Home est sans rudesse, sans férocité, exemte de vaines grimaces & de ces momeries superstitieuses, que le Fanatique met à la place de la vraie Pieté, & qui défigurent la Religion, loin de l'embéllir: Il ne la charge point d'articles de Foi que Dieu n'a point révélé, dont la plupart sont indignes de sa Sainteté; contraires à sa Bonté, opposés à l'état où se trouve l'Home sur la Terre, & à son bonheur. Sa Dévotion est simple, aimable, sans ostentation. Il manifeste ce qu'il croit par ce qu'il pratique. Sa conduite est aussi

pure,

pure, que sa créance. Il est fort éloigné de ces Gens, qui aiment mieux paroître Hommes de bien, que de l'être, & qui voudroient aquerir la réputation d'Hommes vertueux, en conservant les plaisirs que donne le Vice.

Considérons à présent l'Honête Homme comme Membre de la Société, & du côté des relations qu'il a avec le Prochain. La Religion le dispose à l'aimer & à lui rendre tous les Services qui sont en son pouvoir. Toujours prêt à le secourir dans ses besoins, & le consoler dans ses afflictions, il trouve son bonheur à faire des Heureux ; & à contribuer, par ses soins, par ses connoissances & par ses talens, à la félicité publique. S'il est appellé à commander, il n'use de son Autorité, que pour maintenir l'ordre, la paix & l'abondance ; il se plaît à faire fleurir les Arts, les Sciences & le Commerce. Comme c'est par le mérite seul, qu'il est parvenu aux Emplois ; c'est aussi par le mérite seul qu'il s'y soutient. Sans manège, sans cabale, ses lumières & ses vertus ont seule brigué pour lui. Il n'est à la tête de l'Etat, & au dessus de ses Concitoyens, que comme le Soleil est levé au dessus des Planètes, pour les éclairer ; & les échauffer de ses rayons. Toujours calme & tranquille, au milieu du tumulte des Affaires, leur importance, leur

nombre , leurs difficultés ne troublent point la sérénité de son Ame ; on n'aperçoit point sur son Visage ces traces d'inquiétude & de chagrin , qui rebutent souvent ceux qui approchent les Grands , & semblent leur communiquer , par contre coup , le poids onéreux dont-ils sont chargés.

Si l'Honête Home est Sujet ou simple Citoyen , il en remplit les devoirs sans répugnance & sans murmure : Point d'intrigues pour s'élever au dessus de ses Egaux , ou pour supplanter ses Supérieurs. Il se garde bien d'exciter des tempêtes , pour avoir la gloire de les calmer , & se rendre nécessaire. Dócile aux Loix & à la Subordination qu'elles exigent , il ne fait point servir son Esprit à les éluder , ou ses Richesses à acheter l'impunité de ses fautes : S'il les répand , c'est pour soulager des Pauvres , pour secourir des Malheureux , & non pour gagner des suffrages , & multiplier le nombre de ses Cliens. Il done avec choix & avec discernement , pour être en état de doner plus longtems , & pour ne pas confondre l'Indigent vertueux , avec le Prodigue , le Débauché ou le Fairéant. Il se plaît à consoler & à réjouir ces Infortunés , destinés par la Providence à un travail pénible ; tristes Victimes qu'on ne sacrifie que trop souvent aux comodités

és & à la mollesse du Riche. Il se prive du surflu pour leur procurer le nécessaire. Il vit de ce qu'il a, sans trop désirer ni regretter ce qui lui manque; & lors qu'il vient à perdre ce qu'il possède, il sent moins ses propres besoins, que la peine de ne pouvoir alléger ceux d'autrui; mais au défaut des vices réels, il diminue leurs disgraces, en partageant, & en leur donant des avis utiles.

Il se prête à la Société, sans s'y livrer; il voit qu'elle répare l'inégalité des talens, qu'elle rend plus utiles & qu'elle les perfectionne. Son commerce est sûr, agréable & facile. Il ne dit jamais ce que la Prudence lui commande de taire, qu'il croit aisément le bien, & soupçonne rarement le mal. La défiance est le caractère & la marque d'une Ame basse & dure, qui jugeant des autres par elle-même, leur impute des fautes, qu'elle se sent capable de comettre. Lorsque l'Honête Homme est exposé aux traits de la Médisance & de l'Envie, il tache de se justifier avec modération & avec douceur, sans noircir Personne, & sans repousser même, sur ses Accusateurs, les traits injustes qu'ils ont lancés contre lui. Il fait, qu'il est des contrctemps, qu'il faut que le Sage effuie, avec patience; & que la timide Innocence a moins d'Aimee.

pour se défendre, que le Crime n'en a pour l'attaquer, & que la Vertu même peut être la Victime du Vice. Les Défauts des Hommes ne lui inspirent contr'eux, ni haine, ni mépris; il fait qu'en s'éloignant d'eux, on s'éloigne des Vertus nécessaires à la Société; que nous sommes destinés à agir, plutôt qu'à nous perdre dans de vaines spéculations, que les besoins d'une Famille, de l'État dont nous sommes Membres, les douceurs de l'Amitié sont autant de nœuds qui nous lient à nos Concitoyens; que s'il y a dans la retraite du Sage, je ne sais quoi de noble, qui la rend vénérable, il y a aussi dans le travail, & dans l'exercice de ses talens & de ses facultés une satisfaction pure & légitime, que le succès augmente, & que l'approbation de nos Compatriotes justifie. Un Homme, qui est toujours égal à lui même, qui ne se laisse entrainer, ni par le tempérament, ni par l'humeur, qui ne prend pour guide que la Raison, & qui se respecte lui même, ne sauroit être méprisé par les autres.

Il ne recherche cependant point leurs éloges, avec empressement; il est content de les mériter. Il met l'honneur à faire le bien, & à réparer le mal, s'il a eu la foiblesse de le comettre; il met sa gloire à être vertueux. Sévère pour lui même, il n'est indulgent que  
pour

sur les autres ; il se garde bien de faire un crime réel , en lavant une injure imaginaire dans le sang de son Ennemi. Il ne demande point ce qu'il n'a pas droit d'obtenir ; il n'arrête point aussi par foiblesse , ce qu'il doit fuir avec justice.

L'Honête Home ne conoit ni la fraude , ni la dissimulation ; il n'use pas de ces petites finesses , que l'Interêt dicte , mais que la conscience condamne. Ami de la Vérité , ses paroles sont l'image fidèle de ses Pensées.

*Il ne se tend point à lui même  
Le piège d'un adroit système,  
Pour se cacher la Vérité.  
Le Crime à ses yeux paroit Crime ;  
Et jamais rien d'illégitime  
Chés lui n'a pris l'air d'équité :*

ROUSSEAU.

Epoux fidèle , Ami tendre , bon Père , il ne se fait pas de ce titre respectable , un droit de maltraiter les Enfants , & de devenir leur Tyran ; il les corrige avec bonté ; il leur fait hériter la Vertu , en la rendant aimable , & en la pratiquant lui même : Sobre & laborieux , il leur donne l'exemple d'une Vie simple , modeste & frugale. Ennemi des vains bruits , il conserve par ce moyen sa réputation , sa fortune , sa santé , & la tranquillité de son Esprit. Il se prépare à la Mort

fans la defirer, ni la craindre, & la voit venir fans remords, parce qu'il a vécu fans crime.

Une Probité fcrupuleufe, une Confcience pure, font les meilleurs & les plus furs Confolateurs dans ce moment fatal. Elles valent mieux, que ces Cérémonies vaines & faftueufes, qui ne font qu'étaler aux yeux l'appareil de la Mort, fans en adoucir l'amertume. On craint peu le trépas, lors qu'on efpère une Vie heureufe & immortelle. L'Honête-Homme, délivré du joug honteux de la fuperftition & des terreurs qu'elle infpire, voit en Dieu, non un Tiran, mais un Père tendre, qui pardonne les foibleffes, qui récompense des Vertus imparfaites & défectueufes, par une joie pure & infinie.

C'est dans ces derniers momens, que toutes nos illufions font diffipées: Nous aurons honte de bien des Actions dont nôtre Orgueil s'aplaudiffoit; mais qui, n'ayant que la Vanité pour motif, n'auront que des récompenses auffi vaines qu'elle. Nous ne mettrons plus le Savoir au deffus de la Sageffe; nous ne prendrons plus l'aparence pour la vérité; nous ne prêterons plus aux autres des Vices qu'ils n'ont pas, pour nous en faire un droit de nous élever au deffus d'eux. Nous condamnions hautement le fafte de l'un, le goût qu'un autre avoit pour la Volupté,



lupté; mais nôtre humilité fastueuse n'étoit qu'une amorce, pour nous attirer des éloges. Nous étions durs, injustes & défiants. Avions nous assés de Vertus, pour leur trouver des Vices? Nous récompensions le Flateur, & nous refusions à l'Ouvrier laborieux, le Salaire qui lui étoit dû. Nôtre foiblesse décrioit les Vertus qu'elle n'avoit pas la force de pratiquer.

*La Probité n'est point injuste ou soupçonneuse :*

*Dans le bien qu'elle voit, pourquoy chercher le mal?*

*Faut il pour étaler une Ame genereuse*

*Se montrer tour à tour avare & liberal?*

*Serons nous le jouet d'un aveugle caprice?*

*Genereux dans les Dons que dicte un fol Orgueil,*

*Durs dans les paiemens qu'ordonne la Justice,*

*Nôtre fastueuse avarice,*

*Trouve ici son Ecueil.*

Si Dieu est bon, s'il est clément, il n'est pas moins juste & équitable; ses Perfections sont inséparables: Il les exerce sur nous autant que le permettent nôtre liberté, & nôtre état sur cette terre, qui est un état d'enfance & d'épreuve. C'est principalement dans la Vie à venir, que ses augustes Perfections paroîtront dans tout leur éclat. Alors toutes les Ombres, qui nous les cachent, seront dissipées; e Voile sera levé, & nos Actions seront pesées dans la balance de la Justice. Quel jour fortuné pour l'Honête Home! Ses Passions l'auront plus de force; il ne craindra plus e tomber dans les pièges qu'elles lui tendent;

faus cesse. Quel jour terrible, au contraire, pour le Méchant ! Déchiré par ses remords, confondu & abimé dans le sentiment de ses Crimes ; il ne trouvera plus les Biens périssables dont il faisoit son Idole ; mais il trouvera par tout un Dieu vengeur, qu'il fuioit. Tout lui échape, excepté l'aspect de ses forfaits & de son Jugé. Il ne lui reste que des desirs criminels, qui le dévorent & font son supplice,

*Il souffre, à chaque instant, d'éternelles douleurs,  
Et pour combler les maux d'un affreux Esclavage,  
Seigneur, tu le contrains d'avouer dans sa rage*

*Qu'il est digne de ses malheurs.*

*Le Dieu du Ciel préside sur la Terre ;*

*Gardons nous d'exciter son terrible courroux ;*

*Le Crime peut encor valumer le Tonnerre,*

*Qui tomberoit sur nous.*

Que la Religion doit éfraier l'Impie & le Méchant ! Mais qu'elle est belle & consolante pour l'Honête Home & pour le Chrétien ! La Religion est un Edifice si beau, si nécessaire & si vaste, qu'il élève son fomet jusques aux Cieux, & embrasse l'Univers, dont la Religion est l'ornement & le plus ferme apui : L'ébranler c'est renverser la Societé. En éfet bannir la Religion & la Probité de dessus la Terre, c'est y introduire toutes les Passions, la Discorde & la plus affreuse Licence. Un Ancien disoit, que si l'on mettoit la Vertu dans une balance, & de l'autre le Monde entier, la Vertu l'emporteroit infiniment.



## R E F L E X I O N S

*Sur le danger de la Louange prématurée ou excessive, à l'occasion du Prix proposé par l'Acad. de BESANÇON, pour 1754.*

**S**I les Hommes étoient vrais & sincères, ou plus éclairés qu'ils ne le sont communément, leurs louanges seroient moins dangereuses: Ils ne loueroient, que ce qui seroit digne d'éloge, & proportioneroient leurs louanges au mérite de l'Objet: Mais ils louent souvent pour être loués; & font un comerce honteux d'un Encens grossier, dont le Parfum les enivre réciproquement; Quelquefois aussi, ils n'applaudissent que par intérêt, & l'étalage de leur flaterie n'est qu'une amorce pour attirer de nouveaux bienfaits. S'il y avoit moins d'Adulateurs, il y auroit plus de Gens Vertueux, parce qu'on cesseroit de prêter au Vice les couleurs de la Vertu. L'Orgueil ne s'enfleroit point des qualités qu'il n'a pas, & l'Amour propre, plus éclairé, tâcheroit d'aquerir celles qui lui manquent.

*D'un Mérite véritable  
La Louange est le tribut :*

*Le rendre plus parfait, plus pur, & plus aimable,  
Doit être son unique but.*

Rien ne marque moins de justesse d'Esprit, moins de droiture & de noblesse d'Âme, que de prodiguer des Louanges à ceux qui en sont indignes. Si nous nous trompons à leur égard; si nous prenons du Clinquant pour de l'Or, nous jugeons en Aveugles, & come nous louons sans discernement, nos éloges n'ont aussi aucun prix, ni aucune valeur. Mais si, par une coupable prévarication, nous aplaudissons lâchement à ce que nous savons ne mériter point nos louanges, nous ajoutons à une basse Adulation, le Crime du Mensonge, & nous sommes aussi criminels, qu'un Home, qui voyant un autre Home dans un Précipice, loin de lui tendre la main, l'engageroit dans le plus profond de l'Abîme, en le louant sur son agilité, & sur son adresse.

Une Louange excessive blesse la délicatesse des Persones modestes. Plus on a de Vertus, plus on est humble; & plus on a de Connoissances, mieux on sent combien elles sont bornées. En louant avec discrétion & ménagement, nous donnons à nos Eloges un caractère de vérité, qui les rend plus respectables, & plus touchans. *Boileau dit :*

*La Louange agréable est l'Âme des beaux Vers.*

J'a-

J'ajouterai qu'elle est l'Ame des belles Actions; mais come ce Poete le dit :

*Il faut pour nous flater qu'elle soit juste & vraie,  
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous éfrase.*

Une Louange excessive exprime en grand, ce qui souvent est très petit: Les proportions ne sont point gardées; c'est habiller un Nain en Géant. Une Louange assortie aux Objets, fait autant d'honneur à celui qui la donne, qu'à celui qui la reçoit. On se révolte contre un Eloge outré, qui porte l'empreinte de la flaterie; au lieu qu'un Eloge mesuré a un caractère de précision & de sincérité, qui ne sauroit manquer de plaire. Ainsi lors que *Cornelle*, dans une Epitre dédicatoire, loue d'assez haut *Montauron*, Trésorier de l'Epargne, & qu'il le compare à *Auguste*, on est indigné d'une si lâche flaterie: Mais que *Despréaux* dise à *Louis XIV.*

*On croit que dans ce tems, si fécond en Achilles,  
Je puis faire des Vers, come tu prens des Villes.*

Cette louange est d'autant plus fine, qu'elle paroît arrachée, & donnée sans dessein.

Que *Lutain* dise, que l'on doit pardonner aux Dieux les fureurs des Guerres Civiles, puis qu'elles ont conduit *Neron* à l'Empire; Ceux qui savent les Cruautés de ce Monstre, (Et qui peut les ignorer?) sont révoltés  
d'une

d'une louange si peu méritée : Mais que *Virgile* dise que *Caton* règne dans l'*Elisée* sur les Gens de-bien, qui se félicitent d'obéir à ses Loix ; come on fait que *Caton* étoit un Romain très vertueux, on aplaudit sans peine à ce juste éloge.

Mon dessein n'est pas de proscrire la Louange ; je souhaite seulement qu'elle soit distribuée avec discernement, avec économie & délicatesse. Ne prêtons point de traits à l'Envie & à la Malignité. N'arrachons point la Couronne qui ceint la tête des Héros, & des grands Hommes, dans tous les Genres ; mais n'élevons point aussi des Autels à des Idoles indignes de nos vœux & de nos hommages. N'imitons point ceux qui se vengent de l'Autorité, par la haine qu'ils lui portent, & qui n'ayant pas la force de se soustraire à un Pouvoir qui les gêne, touchent de l'affaiblir, en le décrivant.

Si une Louange excessive est très dangereuse, celle qui est prématurée ne l'est guères moins. Tel Auteur, qui est resté dans la médiocrité, seroit devenu excellent, si on ne lui eût pas vanté de bonne heure la supériorité de ses talens. Le souffle impur de la Flatterie a flétri des Fleurs, qui, dans leur Saison, auroient donné les plus beaux Fruits. On s'endort à l'ombre de ses Lauriers, & l'on cesse de produire, pour s'être trop hâté de

recueillir la récompense de ses Ouvrages. Pourquoi voions nous tant de Jeunes-Gens, qui promettoient beaucoup, demeurer au milieu de la Carrière, qu'ils n'ont plus la force de parcourir ? Pourquoi les voions nous reculer même, au lieu d'avancer ? C'est qu'ils ont usé leur vigueur, par de vains efforts, que l'Adulation leur a fait faire. Une marche précipitée ne leur a laissé que de la foiblesse, & le regret d'avoir manqué le but. Ils n'ont pas été Vainqueurs, parce qu'on a applaudi trop tôt à leur triomphe. Il en est des Vertus, come des Talens, & des Connoissances. Une Louange prématurée nous empêche de devenir véritablement sage, de faire plus de progrès dans la route de la Vertu. Quand on croit être parvenu à la perfection, on s'arrête malheureusement. Une Flatterie funeste semble mettre des bornes à notre avancement. Come elle nous aveugle sur notre propre mérite, nous ne voions rien au dessus de nous, & par une triste fatalité, nous demeurons au dessous des autres.

Je suis si éloigné de condamner une louange qui excite une noble émulation, que je rois que, dans certains cas, il est même permis de se louer soi-même, pourvû qu'on fasse modestement & avec franchise. Quand l'Envie & la Malignité tâchent de nous noircir, il est bien permis, il est même

de nôtre devoir de repouffer leurs traits, & de diffiper des nuâges, qui pourroient ternir nôtre réputation.

J'ai fait voir, dans ce petit Essai, qu'une Louânge excessive & prématurée nuit aux Talens & aux Vertus, par les obstacles qu'elle met à leurs progrès: Elle nous dissimule à nous même les Vices & les Défauts que nous avons, & nous prête des Qualités que nous n'avons pas. Cette illusion funeste nous empêche de les aquérir. Les Eloges grossiers & exagérés nous rendent insensibles à des Louanges fines & délicates; ils émouffent le goût. Une Personne acoutumée à des Ragoûts, piquans, trouve insipides toutes les Saveurs plus douces. Une Louange forte & exagérée excite l'envie de nos Egaux, la jalousie de ceux qui sont au dessus de nous, la malignité de nos Inférieurs; elle n'est propre qu'à nous éblouir & à nous séduire.

*C'est elle, qui nous fait acroire,  
 Que tout cède à nôtre pouvoir;  
 Qui nourrit nôtre sole gloire  
 De l'ivresse d'un faux savoir;  
 Qui, par cent nouveaux stratagèmes,  
 Nous masque sans cesse à nous mêmes,  
 Parmi les Vices nous endort;  
 Du furieux fait un Achille,  
 Du fourbe un Politique habile,  
 Et de l'athée un Esprit fort.*

ROUSSEAU.



Pouvons nous trop nous défier d'un Déclamateur, qui grossit tous les Objets, & d'un Sophiste, qui ne cherche qu'à nous tromper? Quand on n'a que des intentions droites, on n'emploie que des moïens légitimes. Une Louange excessive & prématurée est un Vent impétueux & mortel, qui flétrit les plus belles Fleurs.

H Y M N E

*Sur la Naissance du SAUVEUR.*

**A**U milieu de la Nuit, quelle vive Lumière!  
 La Gloire du Très-Haut se dévoile à nos yeux;  
 Et l'Homme reparoit dans sa splendeur première,  
 Enfant du Roi des Cieux.

Je vais briser mes fers; Fiers Tirans! je vous brave,  
 Instruit de ma grandeur, au Trône destiné,  
 Je ne ramperai plus: Coment serois-je Esclave?  
 Le Fils de Dieu m'est né.

Il vient pour terminer la plus horrible Guerre;  
 Il vient pour écraser le superbe Ennemi;  
 La Chûte de Satan fait triompher la Terre,  
 Et l'Enfer a frémi.

Qu'entens-je? Dans le Ciel, quels ravissans Cantiques!  
 Les Anges, ô mon Dieu! célèbrent tes Exploits,  
 J'en suis l'heureux objet; aux Concerts angéliques  
 Je veux mêler ma Voix.

Mon Ame de tes Biens pénétrée, remplie,  
 Te consacre à jamais le plus ardent amour.  
 Sans Toi, tout étoit mort, en Toi seul est la Vie;  
 Je vivrai dès ce Jour!

R. M.



ELOGE DE LA PEINTURE,  
 A Mr. SOUBEYRAN, très habile Dessinateur & fameux Peintre à GENEVE; par un de ses Elèves.

SOUBEYRAN, de tous vos Ouvrages  
 J'admire les traits, la beauté;  
 Permettés-vous à mon Cœur enchanté,  
 De vous rendre ici les hommages,  
 Que consacre la Vérité?  
 Peignés vous, sous un verd Ombrage,  
 Des Oiseaux enrichis des plus belles couleurs;  
 Mon Oreille entend leur ramage;  
 Et si vous nous tracés des Fleurs,  
 J'admire leur éclat, leur port, leur assemblage,  
 Et je crois sentir leurs Odeurs.  
 Je vois du Papillon les volages ardeurs;  
 Et je ris de son badinage,  
 Par quel art de votre Pinceau  
 Ce Valon éloigné vient il frapper ma vue?  
 Et malgré sa vaste étendue  
 Se place-t'il dans un Tableau?

Décembre 1753.

50

Ici l'Objet sort de la Toile ,  
 Et semble s'offrir à ma main ;  
 La , se déroband sous un voile ,  
 Un autre fuit dans le lointain.

A ton Art , aimable Peinture ,  
 Tu soumets toute la Nature ,

Tu rapproches de nous , & les Lieux , & les Temps ,  
 Et par ton adroite imposture ,  
 De l'Histoire la plus obscure ,  
 Nous voions les Evénemens.

Aux finesses de l'Art si je pouvois atteindre  
 Que mes Vœux seroient satisfaits !

Mais , tu me verrois , au gré de mes souhaits ,  
 Faisant des Vers , ainsi que tu fais peindre ,  
 Chanter tes dons & dire tes bienfaits.

Votre Art , *Cher Soubeyran* , done a tout un langage ,  
 De la vie & des sentimens.

Sans prodiguer les Ornemens ;

Tout plait & touche en votre Ouvrage.

D'un Père , d'un Epoux exprimés vous l'Image ,

Malgré l'éloignement des Lieux ,

Malgré les rigueurs de l'absence ,

Une parfaite ressemblance ,

Les fait reparoitre à nos yeux ,

Et nous rend encore leur présence.

Des plus infortunés , vous calmés les regrets.

Sous vos Doigts la Toile respire ;

D'un Ami, que la mort retient dans son Empire,  
 Mon œil peut contempler les traits,  
 Et mon triste Cœur qui soupire,  
 Être encore avec lui sous de sombres Ciprès;  
 Mais dites nous, par quels prestiges,  
 Vous marqués de nos Corps & l'âge & les progrès?  
 Apprenés nous par quels prodiges  
 Vous peignés de l'Esprit les mouvemens secrets,  
 Vous nous montrés les replis de notre Ame,  
 Ses craintes, ses desirs, & l'Esprit qui l'enflame.  
 Mais que ne pouvés vous pénétrer dans mon Cœur?  
 Vous verriés pour votre Art le zèle, qui m'anime,  
 Vous y liriés pour vous, mon respect, mon estime,  
 Et mes Vœux pour votre bonheur.  
 Que je me trouve heureux d'avoir pû vous connoître,  
 De profiter de vos Dons excellens!  
 Moi, Disciple d'un si grand Maître,  
 Que ne suis-je digne de l'être,  
 Par mon goût, & par mes talens?

*Genève le 29. Décembre 1753.*

MADRIGAL à M....

*Pour le Jour de l'An.*

**C**E Jour est un Jour mercenaire  
 Les Présens s'y joignent aux Vœux,  
 Quel sera, charmante *Clycère*,  
 L'emploi de mes soins généreux ?  
 Vous avés tout ce qu'on n'a guère,  
 Et qui peut former des Heureux :  
 Je n'ai donc point de Don à faire.  
 Mais faisons un change tous deux :  
 Un troc vous rendra moins sévère,  
 Sans me rendre moins amoureux,  
 Vous charmés qui vous confidère ;  
 Je suis fort prompt à m'enflamer,  
 Cédés moi le talent de plaire,  
 Je vous done celui d'aimer.





## LE SPECTATEUR DES INTÉRESSÉS.

*Dicas hic forsitan unde  
Ingenium par materia? Unde illa Priorum  
Scribendi quodcumque animo flagrante liberet  
Simplicitas?*      Juv. Sat. I.

Où prendrés vous , dira-t-on, un Génie proportionné à l'étendue de votre Matière ? Comment trouver encore aujourd'hui cette naïveté des Anciens , pour exprimer tout ce qu'inspire le zèle ?

**C'**Est ici le Programme d'un SPECTATEUR : La Sentence , que je place à la tête , montre que je n'ignore pas l'étendue du Projet , & que j'ai lû les Modèles. Mais que prétendre avec un Spectateur nouveau ? Il en a déjà tant parû ! L'Angleterre leur a donné naissance , la France , la Hollande en ont vû paroître avec succès , & il n'y a pas jusques au Dannemarck , qui ne pouvant fournir à un Spectateur nous a donné une Spectatrice : Heureux si tout Home que je suis , j'atteins à la délicatesse que la belle Aspasia cherchoit ! Heureux , si je suis , même de loin , les premiers Modèles d'un genre qui paroît si facile , & qui l'est si peu ! Qu'est ce donc qu'un

*à un Spectateur?* C'est un Philosophe, regardant dans le Monde, par lui même ou par les Emissaires; un Historien désintéressé des Vertus & des Vices de son tems, un Home, en un mot, qui étudie l'Home, qui le sonde, qui le juge. Quelle est la Matière, de ses Discours? Tout, Histoire, Critique, Littérature, Traductions, Philosophie, Vices, Ridicules, Morale, mais Morale d'Observations plus que de Préceptes, de Sentiment plus que d'Autorité; morale riante, semée de Peintures, de Plaisant si l'on fait; écrite de manière à la faire presque méconnoître, mais à la faire sentir. En un mot, si mes Prédécesseurs n'avoient fraié la Route, & si je ne croiois devoir les suivre, j'intitulerois mon Ouvrage, *Mémoires sur l'Home*: Je l'appellerai seulement SPECTATEUR DESINTERESSE.

Que cette Science de l'Home est vaste! Mais qu'elle est belle! Lisez les Préfaces de tous les Livres, & vous verrez que les Auteurs ne relèvent leur Matière, qu'en faisant voir son raport avec l'Humanité; Anatomistes, Métaphisiciens, Moralistes, Logiciens, tous les Philosophes, croient avoir montré l'excellence de leur Art, s'ils ont prouvé qu'il intéresse l'Home. A quoi bon m'arrêter ici à d'écrire la beauté, l'étendue, l'utilité de cette étude? Ferois-je sentir toutes

ces choses à ceux qui ne sentent pas? Combien de Volumes n'a t'on pas écrit sur l'Humanité? Une seule de nos Passions, l'Amour, en a produit des milliers; cependant nous sommes encore bien éloignés de nous connoître, & ce seroit un bien bel Ouvrage qu'une Théorie de l'Homme! Le principal, j'ai presque dit le seul Objet de celui-ci, est de travailler à une partie de ce Projet, étendu, immense.

Voilà quel est mon devoir, & si j'y manque, du moins ce ne sera pas faute de l'avoir connu; ce ne sera pas non plus faute d'efforts; ce sera manque de talens ou de secours. Mais, dira le Public, avés vous le génie, avés vous les connoissances, avés vous l'expérience nécessaire pour tant de hardiesse, vos forces égalent elles votre présomption? C'est l'objection que je me suis proposée d'après *Juvenal* au commencement de cet Essai, & à laquelle je vais répondre sans emportement & sans déclamation.

Je n'ai point pris la Plume, sans avoir examiné mes forces; *Quid valeant Humeri*, & j'avoue que j'aurois renoncé à mon Projet, s'il avoit fallu travailler beaucoup, & sur des Sujets donnés. D'ailleurs je respecte trop le Public, pour produire les premiers Essais de ma Plume; j'ai écrit souvent; j'ai consulté mes

Amis;



Amis ; je continuerai de prendre modestement leurs avis, & j'en profiterai toutes les fois qu'ils s'accorderont ; je ne refuserai pas même leurs secours, en sorte, que je puis dire, avec vérité, que je suis plusieurs sans être plus d'un.

A l'égard de l'expérience, si nécessaire dans un Spectateur, on ne sauroit me la refuser. Je suis dans le Monde depuis ma jeunesse, & j'ai plus de 40. ans. Toute ma vie a été partagée assés également, entre les Affaires, les Etudes, & les Plaisirs. Je quite les Affaires ; les Plaisirs me quitteront bientôt. Je vais partager le tems qui me reste, entre le Devoir, l'Amitié, la Retraite, la Lecture & la Réflexion. Voilà tout ce qui peut intéresser le Public dans ma personne. Il est nécessaire que nous fassions conoissance, afin qu'il ne soit pas surpris de ma façon de penser. Je le prie de vouloir bien ignorer ma Patrie, mon Nom, ma Fortune, ma Situation, ma Figure jusqu'à mon Adresse. Mais pourquoi ne la donerois-je pas ? Je m'ôtérois une grande ressource ; il faudra bien en indiquer une : Je prie donc Messieurs les Journalistes de recevoir les *Lettres franches* qu'on leur adressera pour moi. Je leur enverrai mon adresse, dès qu'ils auront approuvé mon Projet, en inserant cette  
pré-

première Feuille qui sera suivie d'une, exactement chaque Mois, jusques à ce que le Public s'en lasse; *Mais c'est à condition que je ne serai pas connu; car si l'on vient à savoir mon Nom, dès ce moment je me tais.* Je conois une Femme, qui marche assés bien; mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assés des défauts de l'Ouvrage, sans que je présente encore à la Critique ceux de ma Personne. Si l'on savoit qui je suis, on diroit, son Livre jure avec son caractère, il devoit emploier son tems à quelque chose de mieux; cela n'est pas digne d'un Home grave; les Critiques ne manquent jamais ces sortes de Refléxions, parce qu'on les peut faire sans essaier beaucoup son Esprit\*.

Je me signe par une Lettre de l'Alphabet, qui ne peut rien donner à la conjecture; elle n'est faite que pour les Initiés, c'est un Chiffre.

O.

Ier. DIS-

\* Lettres Perfannes : Lett. I.



## Ier. DISCOURS.

*Eheu fugaces, Posthume, Posthume,  
Labuntur Anni: Nec Pietas moram  
Rugis & instanti Senectæ  
Afferet, indomitaque Morti.*

HOR. Ode XIV, Lib. II.

les passent, *Mon cher Posthume*; elles passent les Années! La Vertu même ne peut retarder la Vieillesse, qui s'avance, & la Mort, que rien ne sauroit dompter.

**Q**U'est-ce que l'Homme? Question importante! Il meurt; Elle est décidée. Ce roit donc, avec bien peu de raison, que on s'étoneroit, de ce qu'en començant à parler de l'Homme, je comence à parler de sa fin. Pour le saisir, c'est là qu'il faut le prendre.

Je veux bien cependant l'avouer, si on exige; faire d'un Sujet aussi triste, pour plûpart des Hommes, la Matière du Ier. de ces Discours, ce n'est pas trop, bien s'annoncer; c'est au moins s'exposer volontairement à passer pour un Esprit sombre, un mélancolique Observateur. Cette imputation se fait pourtant hazardée, *Mon cher Lecteur*, ne vous éfarouchés pas si tôt, je vous prie, on, ce n'est point là mon Caractère. Je n'ai jamais été *Misanthrope*, & je ne serai jamais

mais *Prédicateur*. Mais je médite quelquefois; & , sans avoir une Imagination noire & sombre, je crois qu'on peut méditer sur la Mort. Les Points de vûe varient beaucoup, vous le savez, suivant les différens Caractères. Un Passage, qui vous plait, peut me déplaire. Lisés-moi donc, si vous pouvez me pardonner d'être un peu sérieux aujourd'hui. Qui sait? Un autre jour; peut être, je me verrai contraint de vous supplier d'excuser une gaieté folâtre.

Tel est l'Homme. Flotant entre les extrême, il est bien rare, qu'il tienne toujours ce juste milieu, au delà duquel cependant, rien n'est bon, suivant nôtre *Horace*, qui pouvoit très bien l'avoir appris du *Bon-Sens* & de la *Raison*. Aussi ne ferai-je pas difficulté de vous dire, *Mon cher Lecteur*, que le vrai motif, qui m'oblige de préférer ce Sujet à tant d'autres, c'est que je m'y suis vu entraîné, come par un atrait, dont je ne pouvois me défendre.

Je vous ai déjà avoué, que je méditois quelquefois; & l'Année que nous finissons n'avoit fourni le Sujet d'une Méditation importante. La rapidité, avec laquelle elle me sembloit s'être écoulée, m'étonnoit, & le Néant où je vois ensevelis tous les Siècles qui l'avoient précédé, & qui cependant

n'a-

voient pas moins réellement existé, que moment présent existe, achevoit de jeter un Esprit dans un labyrinthe de réflexions de pensées, d'où je ne pouvois sortir.

En vain, pour remonter à l'Origine des Temps, j'essai de suivre les Anneaux, qui forment la Chaîne des Siècles: Unis trop étroitement entr'eux, les Points, où se joignent les divers Chainons, qui la composent, échappoient à mes regards; les Moments se confondoient avec les Heures, les Heures avec les Jours, les Jours avec les Années, les Années avec les Siècles: Les Siècles, eux mêmes, que devoient-ils? inutilement je remontois, je descendois la chaîne; les Bouts m'échappoient toujours, je ne trouvois jamais que l'Eternité, où se confondoient mes pensées! Le Temps n'est donc rien, me disois-je alors à moi-même; la Durée la plus longue, si elle a un terme, n'est rien; & qu'importe à l'Homme quelle elle que soit celle de sa Vie, s'il est mortel?

Ces Pensées ont quelque chose de triste & de sombre, au premier coup d'œil; j'en conviens. Cependant, j'ose l'assurer, ce sont des Ténèbres majestueuses, où le Philosophe aime à s'enfoncer; aussi elles l'attachent bien-tôt & le fixent.

Come un Home porté sur les bords d'un  
Tor-

Torrent, qui coule avec un affreux murmure, sous l'Ombre noire d'une Forêt d'antiques Sapins, saisi d'horreur, recule d'abord à cet aspect, & ne détourne pas cependant ses yeux de cette Scène éfraïante; l'étonnement, au contraire, enchaine ses Sens; l'impétuosité même du Torrent le tient dans une espèce d'extase; insensiblement il s'accoutume à ces Objets; bien tôt il se plaît à les contempler: Déjà ses regards sont fixés sur cette Onde, ils paroissent éprouver une sorte de satisfaction à se laisser entraîner par le rapide cours de ce fougueux Torrent, jusques à ce qu'arrivez enfin, avec ses Eaux, dans les Gouffres où elles se précipitent, ils s'y perdent en même tems, avec elles, non sans un affreux plaisir. Tel le Philosophe, quand il considère la révolution rapide des Années, sent, il est vrai, s'élever d'abord, au fond de son Ame, une admiration mêlée d'horreur; mais bien éloigné d'en écarter ses regards, il éprouve, au contraire, un secret plaisir à suivre la marche des Siècles, &, avec un doux frémissement, il court se perdre dans l'Océan immense de l'Eternité.

C'est aussi ce que j'éprouvai dans cette Méditation. Enfoncé dans ces Pensées, j'oubliai bien-tôt tous les Objets, qui m'environoient; je m'oubliai, en quelque ma-  
nière

ière moi même pour me confondre avec l'Éternité. Cependant, je revins insensiblement au trouble, où m'avoit jetté la grandeur & l'obscurité de ces Objets; mais je ne pus m'empêcher de réfléchir, aussitôt, sur la biblesse & la vanité de l'Homme: Conséquences trop naturelles de ces Vérités!

Le Monde s'offrit en effet alors, à mon esprit, sous un aspect bien affreux. Je vis un vaste Cimetière, une Région de Ténèbres, un Peuple innombrable, gouverné par la MORT. Placée sur un Trône de fer, puisé sur de tristes débris de Cadavres & de Mourans, la cruelle régnoit, un Glaive à la main, sur cette Terre infortunée. Des millions d'Hommes tomboient, tous les jours, sous ses coups; & le Pauvre oublié, & le riche, qui fixoit sur lui les regards du monde, étoient également confondus parmi ses Victimes, qu'elle se sacrifioit dans tous les Ages, & dans tous les Rangs.

Au milieu de ces tristes Scènes, j'en vis d'autres, qui n'étoient pas moins étonnantes, pour être moins affreuses. Ces mêmes Hommes, victimes dévouées au Couteau de la Mort, à certains du tems où elle viendroit frapper le coup, qui devoit les arracher à la Vie, vivoient cependant dans la même sécurité, que s'ils avoient été à l'abri de ses atteintes.

Pleins

Pleins d'horreur pour le Trépas, il négligeoient de se familiariser avec sa pensée. Ils faisoient plus : Certains de mourir, ils osoient desirer de vivre, & fortifioient ce même desir, en multipliant les Objets, qui leur rendoient la Vie agréable, & la Mort, par conséquent plus afreuse. Ces contradictions m'étonérent, & je les aurois approfondies, s'il ne m'eût paru plus intéressant, d'éclaircir d'abord les Nuages, que ces Objets me sembloient jeter sur les Perfections du Créateur.

En éfet, je voiois depuis une infinité de Siècles, **P E T R E T O U T P U I S S A N T**, sans cesse occupé à tirer du Néant, des Créatures, qu'il sembloit se plaire à former, qu'il enrichissoit des Dons les plus précieux, ornoit de la Raison, rendoit capables de Vertus & de Bonheur : Et cela pourquoi ? Rien que pour les montrer à la Terre, d'où il les arrachoit presque au même instant, que, forties de ses Mains, il les y avoit placées. Ces Etres créés, je les voiois tous doués, avec la Raison, d'une Liberté, plus souvent, hélas, funeste, qu'utile. Ils s'en servoient pour se porter au Crime, & gênée bien-tôt par l'habitude, elle devoit impuissante, quand ils vouloient s'en servir pour la Vertu.



D'un autre côté, le Sort de ces Etres, r rapport au Bonheur, sembloit être bien différent. Le Dieu, qui les avoit créés, sema, sur les uns de Fleurs, le Chemin de la Vie, pour les autres, de Ronces & de Brossailles. A ceux-ci, il dona des Talens divins, il les égaloient presque aux Natures Angéliques; tandis, que d'imperceptibles Nuances distinguoient à peine ceux là des Animaux brutes. Enfin, il versa dans tous les Cœurs un instinct de l'Amitié; il y plaça les Germes des Affections Sociales; plus énergiques dans les uns, il est vrai, plus foibles dans les autres; mais dans tous également propres à contribuer au bonheur, ou au malheur de leur existence, que ce Dieu rend chère à tous, quoi qu'il n'y en ait point qui n'y trouve des amertumes, & qui ne soit assuré de la perdre un jour.

Or de tous ces Principes, qu'on ne peut contester, de tous ces Objets, si capables d'étonner un Esprit qui pense, qu'elles conséquences en tirer? Celles ci: (Et si toutes ces choses sont également fausses, qu'on me le montre, & je dirai, la conduite de Dieu est inexplicable.) Je dis donc: Ou il a fait l'Homme, pour mériter; Ou il l'a placé dans un Etat d'épreuve. Le premier de ces systèmes peut être vrai; mais je lui préfère

le second, parce qu'il m'éclaire d'avantage. Il m'apprend, en effet pourquoi je suis libre. C'étoit le seul Chemin du Bonheur ; & la Bonté de Dieu n'est plus un Problème. Il m'apprend, que si je suis misérable, mon malheur ne vient que de moi ; & la Justice de Dieu est sauvée. Qu'ajouterai-je donc ? Tout ce que nous voions, dans les Homes, ne nous conduit il pas là ? Ils sont imparfaits ; & l'Épreuve suppose une Liberté, dont l'usage n'est pas encore fixé. Ils sont placés dans des situations différentes ; & c'est afin que toutes les Vertus se pratiquant ainsi, dans le Monde, ils puissent tous, dès lors, apprendre à les pratiquer toutes.

Tous les Homes sont sensibles aux douceurs de l'Amitié \*, & le Père pleure cependant son Fils, le Fils son Père, l'Ami son Ami. Je ne fais donc, si ces Affections, même dans le degré d'énergie qu'on les suppose ordinairement chez le commun des Homes, ne sont pas pour eux un Présent du Créateur, dont les inconvéniens diminuent de beaucoup le prix, si l'on ne suppose, pour rele-

ver

\* Ces Affections étoient, il est vrai, nécessaires, pour la conservation de la Société & le bonheur des Membres qui la composent ; & cela suffisoit pour nous faire bénir le Créateur ; mais considérées dans ce Système, elles deviennent plus intéressantes & plus précieuses.

à cet égard sa Bonté, qu'elles ne nous  
 été données ici bas, qu'afin que nous  
 fussions apprendre, par leur usage, à en-  
 ter les plaisirs, dans une autre Vie, où  
 Mort n'en altérera plus les douceurs.

Enfin les Homes meurent tous. Il n'en  
 point d'excepté. Or come, dans la Vie,  
 revers, qui changent nôtre situation,  
 diférens états & les divers âges, par où  
 us passons, sont certainement destinés à  
 us former aux diférentes Vertus, qu'y  
 chent les diférentes vûes & les diférentes  
 ations qu'ils emportent avec eux; ne pour-  
 is nous pas dire de même, que la Mort  
 une espèce de revers plus considérable,  
 e ceux de la vie, un changement d'état,  
 is sensible.

Ce Monde n'est plus propre à exercer  
 ume. Ni lui, ni son Corps n'ont plus  
 à y apprendre\*. Il lui faut donc des

R r 2

Scè-

\* Mais les Petits Enfans? J'ai vû l'Objection, &  
 aierois d'y répondre, si je faisois un Traité sur  
 e Matière. J'ai été surpris de ne pas la trouver  
 osée & résolüe dans une excellente Thèse, sou-  
 ie à Genève par Mr. Vernes. L'Auteur me paroît  
 Home de Génie. La Matière étoit neuve, & il  
 traitée. Cet Ouvrage seroit bien plus utile, si la  
 barie, qui règne encore dans la plûpart des Aca-  
 ues de l'Europe n'y faisoit régner le Latin. Cet  
 s pourra bien, quelque jour, me fournir la Ma-  
 tière

Scènes différentes, un autre Monde & un nouveau Corps. Quels Objets! Qu'ils sont grands! Quel Système majestueux, ou plutôt quelle enchainure de grands, de merveilleux *Systèmes*! Mon Ame, formée aux Vertus imparfaites de ce Monde & de ce Corps, revêtue d'un Corps nouveau, ira dans un nouveau Monde, s'exercer à de plus belles Vertus. Purifiée & perfectionnée, dans cette nouvelle Carrière, elle passera, de là, dans un nouveau Monde, plus parfait encore, qu'elle quittera cependant, pour entrer dans un autre, qui l'approchera de plus près de Dieu\*. Quelle sublime gradation! Quelle progression divine! Que ces pensées m'élèvent, m'agrandissent, & me consolent! Je meurs donc, pour devenir *Ange*; d'*Ange*, *Archange* d'*Archange*, *Séraphin*; & ainsi jusqu'à l'infini de la perfection. Je m'y élèverai pendant toute l'Eternité, & mon bonheur n'aura pour mesure,

que  
 tière d'un Discours utile. Cependant, pour dire un mot de l'Objection; Cette Ame, qui a demeuré si peu de tems dans ce Corps, il suffisoit peut être qu'elle y eût été liée: Ce Monde est-il le seul où s'acquiert la perfection?

\* Ceci n'est qu'une Conjecture. Comme elle n'est point appuyée sur l'Autorité des *Livres Sacrés*, si on croit qu'elle soit opposée à la *Doctrinè Evangélique*, qu'on la rejette: Je la rejeterai moi même, si on daigne me le montrer.

ue la rapidité de mes progrès dans la Vertu, & la vivacité de mes élans, qui fans cesse m'arocheront de la Vertu parfaite.

Arrêtons nous, *Mon cher Lecteur*, & relions nous de là sur la Vie humaine. Qu'elle devient intéressante ! Je ne vois plus de moments dans mon existence, qui ne soit précieux : Je chéris jusques à ceux où la douleur semble vouloir me la rendre odieuse. Que devient la *Mort* elle même ? Elle n'est plus rien. Ce n'est plus qu'une continuité d'existence, différente, à la vérité, par la manière d'exister ; mais, au fond, c'est toujours la même existence. C'est tout, & la Mort ne peut faire plus. Après ses coups, si l'Home conserve la même Ame, il conserve aussi, à peu près, le même bonheur. La paix du Juste le fuit ; le trouble du Méchant l'accompagne \*. Tous deux, ils s'enfoncent dans l'Eternité ; mais par des routes bien différentes. Le juste, acoutumé à la Vertu, avance, à grands pas, vers la perfection. Le Méchant s'en écarte : Heureux s'il pouvoit y retourner encore, quand ce seroit à travers des horreurs de l'Amendement, & sur les débris des Habitudes vaincues !

La *Mort* n'est donc rien : Elle ne peut

R r 3

donc

\* Je ne prétens pas cependant nier l'existence des peines positives.

126  
donc rien avoir, qui m'éfraie. *Je suis entré dans la Vie par nécessité; j'y ai demeuré avec admiration; & je la quite avec mépris*, dis-je, avec le plus grand des Philosophes\*. En éfet, que m'offriroit-elle encore, qui pit m'y retenir, si les petites Vertus, que j'y puis aquérir, je les y ai aquises?

Non, la Mort ne m'étope plus. Bien différent de cet Home foible, qui pouvoit aussi peu la fixer qu'un Soleil brûlant; je l'envisage, au contraire; je me mets devant elle; & a son aspect, mes yeux ne se ferment pas. Ce que j'ai été, ce que je suis, voila ce que je n'aime pas voir. Ce que je ferai, ce que je puis devenir, voila ce qui me satisfait & me flate. Plus j'avance, par la pensée, dans les vastes espaces du Tems; plus la vüe de mon être m'est chère. Je m'y vois plus digne de moi; j'ai plus de Vertus.

Le moment donc, qui précédera ma mort, m'est plus cher, que celui où je reçus l'existence; & celui, qui suivra mon trépas, plus encore que celui où j'aurai cessé de vivre.

Pourquoi donc pleurer vötre Ami? *Il n'est plus! Il n'est plus!* Dites plutôt: *Il est où il doit être!* Et ne me dites pas, qu'il fût à peine montré au Monde. Je vous répondrois, *Il a été.* Un seul instant, & souvent nôtre sort en est décidé. L'on comence bien, l'ha-

\* PLATON.

tude de la Vertu est formée ; cela fust. On comence mal, le Vice est consumé ; est le train de la Vie. Quel qu'il ait été donc, qu'auroit-il fait encore dans le Monde ? étoit de ceux qui ont tout appris, meuri, chevé, en començant d'être.

Une Réflexion me contraint de m'arrêter. Combien importe-t'il donc, aux Jeunes-hommes, de comencer, par la Vertu, leur arrière ! Malheureux, arrêtez, ce Crime à vous vous portés, c'en est fait, vous perdez ! ne me dites pas, que vous retournerés à la Vertu. Quand cet espoir ne seroit pas une chimère, seriez-vous plus fondé à vous livrer au Crime ? Si le Bonheur est une suite de la Vertu ; en vous éloignant de la Vertu, que faites vous ? Vous vous plongez dans la misère ; vous faites plus, vous perdez un honneur, que le repentir ne peut vous reconquerir. Car enfin vous pouviés employer, à chercher des Vertus, ce tems que vous perdez à contracter des Habitudes vicieuses ; & quand il faudra les déraciner du Cœur, ce tems que vous y emploierés encore, à quel usage vous l'auriés fait servir !

Je pense bien différemment, *Mon cher Lecteur*. Ah ! quand je fais ces Réflexions, tant s'en faut que je consentis à m'amuser aux petits Riens, aux Bagatelles insipides du

Monde , ou que je voulus me fouiller de ses Vices , que je voudrois , au contraires , voler tout d'un coup à la Sainteté des Anges. Tous les instans de ma vie , je les consacre à la Vertu ; & dans chacun de ces instans , je voudrois pouvoir les pratiquer toutes.

Avant de finir , il ne fera pas inutile de faire , cette Observation. Les Incrédules , les plus entetés , ne peuvent s'empêcher d'admettre ce Siftème , & ils en abusent étrangement. *Le Bonheur de l'Homme est toujours nécessairement en proportion avec sa Vertu* , disent-ils : *Vous en convenez , & nous l'avouons. Qu'est-il donc besoin de recourir à une autre Vie , pour expliquer les différentes Scènes , où la Providence semble confondre , dans celle-ci, les Bons avec les Méchans ? Qu'est-il besoin de recourir à une autre Vie ! Peut-on le demander ? Si vous ne le savez pas , je vai vous l'apprendre : Je me borne à ce seul raisonnement , & il est solide ; il suit du principe dont nous convenons. Si à mesure qu'un Homme est plus vertueux , il est plus heureux , vous ne pouvez me nier , que la Vie ne lui soit d'autant plus précieuse , qu'il aura plus de Vertu. Sans doute. Sur ce pié donc , le Dieu , qui ôte également de ce Monde le Juste & le Méchant , que fait-il ? Qui favorise-t'il ? Le Juste seul étoit heureux ! Qu'ils rougissent donc , une fois ,*



es Philosophes menteurs ; qu'ils rougissent des acceptions affreuses , par lesquelles ils détournent si indignement la plûpart des principes. Nous le disons volontiers , avec eux , *La Vertu est à elle même sa récompense.* Qu'en concluront-ils ?

Finissons ce Discours , par où nous l'avons comencé. Qu'est ce que l'Homme ? Nous pouvons à présent répondre , Un Être bien grand , bien parfait ; parce qu'il est bien petit & bien foible , c'est à dire , parce qu'il est libre. H.



L E T T R E

*D'un Gentil-Homme Savoïard , à Mr. DE R\*\*\*  
Sur L'AGRICULTURE \*.*

J'AI lû , MONSIEUR , avec un extrême plaisir , vôtre Lettre sur l'*Agriculture*. J'en ai admiré la finesse , & l'élégance. Vous avés sù rendre cette Matière agréable aux Persones même , qui l'ont le moins étudiée. Avec les mêmes intentions que vous , il s'en faut bien que je puisse espérer le même succès. Les Dieux ne nous ont pas doné le même loisir qu'à vous : Nôtre Terre est ingrate & stérile. Nous fomes chargés d'Impôts , & environés de misère. Nôtre tems ,  
tout

\* Voïcs le Journ. Helv. Noveaub. p. 472.

tout employé au Nécessaire, ne nous permet pas de penser au superflu, ni de faire, pour faciliter nôtre travail des Recherches qui nous seroient cependant plus utiles & dont nous aurions plus besoin que tout autre Peuple. Les Sciences & les Arts sont ici aussi peu cultivés, que nôtre Terrain est peu fécond; & j'ignorerois encore les *Nouvelles Découvertes*, que vous anoncés, si le *Journal Helvétique*, qui devient chaque Mois plus curieux & plus intéressant, ne nous les avoit prises.

Come mon séjour n'est pas éloigné de Genève, je ne manque point d'y faire une promenade dans la Belle-Saison; j'y contemple avec une satisfaction toujours nouvelle, ces Maisons de Campagne bâties avec tant de goût & d'élégance, ces Jardins, si beaux, & si bien cultivés; enfin, tous ces Ornaments, où l'art semble disputer à la Nature, la gloire de l'embéllissement. Je ne puis m'empêcher de m'écrier, dans une espèce de transport, O douce *Liberté*, Mère & Compagne du Commerce, des Beaux Arts, & de l'Abondance, que tu procures de bien aux Homes! Malheureux ceux qui ne sentent pas le prix de tes Dons! Plus malheureux encore ceux qui n'en peuvent pas jouir!

*Dans le calme que tu fais naître  
Tircis, sur sa Flûte champêtre,*

*Chante ses innocens loisirs :*  
*Il cède ebre cet heureux Age ,*  
*Où l'Homme goûtoit sans partage ,*  
*De vrais , de tranquiles plaisirs.*

ais au milieu d'un Spectacle si varié & si  
 impieux une réflexion m'arrête & m'attriste.

Je vois , avec peine , que la Décoration a  
 changé depuis quelques Années ; je ne suis  
 plus jeune , & je me rapelle d'avoir vû des  
 arbres fruitiers , où je ne vois plus que des  
 allées de charmes , ou des Maroniers ; le  
 faux , presque par tout , a succédé à l'utile.

*On change les Prés , en Jardins ;*  
*Les Pommiers , en Arbres stériles ;*  
*En Parterres , les Champs fertiles ,*  
*Et les Vergers en Boulingrins.*

Je voudrois que l'on fit dans les Campagnes  
 que d'habiles Ecrivains font dans leurs  
 ouvrages ; ils n'en excluent pas les Ornemens ;  
 mais ils les rendent utiles ; & ils ne  
 cherchent à plaire , que pour mieux instruire.

Je viens à présent , *Monsieur* , au sujet de  
 votre Lettre , sur lequel vous me permettrés  
 de faire quelques Observations.

Il seroit à desirer , que les Découvertes  
 dont vous parlés fussent mieux constatées ,  
 & plus conues. Je pense à cet égard come  
 vous ; j'aurois à changer ma Charue lourde  
 & massive , contre un semoir leger & comode,  
 qui economise le Grain , en le répar-

dant & qui en favorisant sa multiplication, & sa fécondité, ne laisse point au Hazard un arrangement utile & agréable : Mais il arrive souvent, que ce qui réussit en petit, ne réussit pas de même en grand. Il est bien difficile de cultiver un Champ, ou une vaste Prairie, come on cultive un Jardin : La pratique ne justifie pas toujours la théorie, le succès ne répond pas toujours à nos desirs : Il en est peut-être ici, come de la Politique ; les plus belles Spéculations, ne sont à tout prendre qu'un Système plus ingénieux que solide : C'est un Edifice bâti en l'Air ; c'est la République de *Platon*. Veut on la mettre en œuvre ; on la trouve impossible ou défectueuse. Ici, c'est le Terrain, le Climat, ou les Semences, qui font échouer le Laboureur. Là, le Caractère des Nations, leurs Usages, leurs Penchans, leurs Vices ; peut être même certaines Vertus, résistent à la règle, & s'oposent aux sages vûes du Législateur.

Ce qui me persuade que la nouvelle Méthode d'ensemencer les Terres est assés incertaine, c'est que celle de *Mr. Tull* dont vous parlez avec éloge dans votre Lettre, est presque ignorée en *Angleterre* & a eu très peu de Partisans. C'est pourtant un Pais où la nouveauté est un titre pour plaire, & où l'on est moins Esclave qu'ailleurs de l'usage & de l'habitude.

Le Fils de Mr. *Tull*, qui, pour l'honneur de son Père ; eût plus de courage, que ses Compatriotes, se ruina, & fit beaucoup de tort, au Propriétaire du Fond dont il étoit le Fermier, en voulant s'opiniâtrer à suivre la nouvelle manière de labourer & d'ensemencer les Terres. Il est bien rare, que les Essais réussissent, & c'est ici, où une sage défiance est bien permise. Les nouvelles Méthodes ne sont, la plupart, que d'ingénieux Romains, auxquels les Inventeurs ont l'adresse de donner de la vraisemblance.

J'estime & j'admire les talens & l'industrie du *Triptolème* ou de l'*Aristée*, dont vous parlez ; qui, semblable à d'illustres Romains, manie d'une main la *Bêche* & de l'autre le *Sceptre*. J'applaudis à ses lumières ; mais plus encore à son amour pour le Bien public. Je souhaite de tout mon cœur, que le succès réponde à ses bonnes intentions ; mais avant que de remuer quelques pieds de mon Terrain, il me permettra d'attendre que le sien ait produit tout ce qu'il attend de sa nouvelle Culture. Nous autres *Savoïards*, accoutumés à une Vie dure, nous sommes plus portés à la crainte qu'à l'espérance, & le tems que nous perdrons à chercher le comode, nous priveroit du nécessaire. Ici, come à l'égard de la Mode, il ne faut être, ni le premier à la suivre, ni le dernier. Je crain

que ce que l'on épargne d'un côté on ne le dépense de l'autre, & qu'en diminuant la quantité du Fumier, il ne faille augmenter le nombre des Ouvriers, & réitérer plusieurs fois le Labour & le remuage des Terres. Quelle exactitude, que's soins, & quelle peine ne faudra t'il point pour rétoier les Sillons & empêcher que la mauvaise Herbe n'étouffe la bone! Plus il y a de distance d'un Epi à un autre, plus vous laissés de place, & plus les Plantes étrangères ont de facilité à se loger dans l'intervale, d'usurper la nourriture destinée aux Citoiennes, & de les afamer peu à peu. Il semble que la Nature, par une forte de prédilection, donne plus de force & de vigueur à ce quelle produit elle même, qu'à ce que l'Art lui arrache, pour ainsi dire. Que de tems employé à corriger l'irrégularité aparente de l'arrangement des Epis, & de les planter chacun en droite ligne, come on plante des Fleurs dans un Parterre, ou des Choux dans un Jardin! Cette Simétrie peut plaire aux yeux; mais elle coute trop à observer. Je ne sai même si une Décoration plus variée ne forme pas un Spectacle plus beau & plus agréable.

*On nous vante en vain l'industrie,*

*De ces Jardins formés par l'Art;*

*Leur envieuse Simétrie*

*Me plait moins qu'un beureux hazard.*

LA MOTTE.

Je n'aime la Règle & le Compas que dans  
 s mains du Géomètre. Avec toute cette  
 ention & cette étonnante régularité, je doute  
 ne nous aions jamais un Epi d'Orge, ou  
 e Blé, semblable à celui qui fût trouvé en  
*ilésie*, l'An 1677. & qui fût envoyé à l'Em-  
 ereur : Il seroit d'apui à 14. autres Epis  
 ort gros, qui s'élevant tous du haut de la  
 ige en Jeu d'Orgues, formoient un très beau  
 anache, & se laissoient voir les uns plus  
 aut que les autres ; au dessus en paroissoit  
 in quinzième, qui étoit plus gros & plus  
 urni que les autres, & il y en avoit encore  
 euf petits, qui ne paroissoient pas \*. Cet  
 épi ne devoit pas sa production à la nou-  
 elle *Charue*, qui n'étoit pas encore décou-  
 erte, & qui à ne la considérer même, que  
 ome une simple Curiosité, seroit toujours  
 in Monument du Génie de l'Inventeur.

Je viens de proposer mes doutes sur la  
 nouvelle Méthode ; mais ce ne sont que des  
 doutes. *Descartes* vouloit qu'ils nous con-  
 lussent à la certitude : Je souhaite que  
 es miens soient dissipés par le succès. L'Ex-  
 érience & les Observations sont la meil-  
 eure solution du Problème. Tout ce qui est  
 nouveau exige de l'examen, & laisse l'Esprit  
 en suspens : Il en est come d'une Terre in-  
 connue,

\* Journal des Savans, Janvier 1677.

conue, qu'on vient à découvrir, on n'y marche d'abord qu'en tremblant; on laisse passer les plus hardis; mais on se rassure, & on les suit avec courage, quand leur contenance & leur conservation ne laissent craindre aucun danger.

Vous me permettrés de faire encore quelques Réflexions, ou quelques Recherches sur la nourriture des Plantes. Je proposerai encore ici mes doutes, ou plutôt les Observations de quelques Phisiciens.

Un ingénieux Auteur, que vous cités, & auquel vous semblés applaudir croit après *Boerhaave*, que la Terre sert d'Aliment à toutes les Plantes: Mais coment une Masse aussi grossière & aussi pesante que cet Élément, pourroit-elle s'introduire, pénétrer ou s'élever jusques dans les plus petites fibres, & dans les tuyaux les plus fins des Arbres les plus hauts, & des Fleurs les plus délicates? Je considère la Terre, come le Berceau ou la Matrice des Plantes, come le Réservoir des Sels, des Huiles, & des Sucs nécessaires à leur production. L'Eau qui se glisse par tout, avec une extrême facilité est le véhicule, qui les porte dans les fibres; l'Air, par son poids & par son ressort, sert à la faire monter, & à leur ouvrir tous les Passages. L'Eau vient elle à manquer, une Plante tombe en langueur; mais une douce



Pluie. Parrofe-t'elle, vous lui rendés fa force & fon éclat. A la vérité, l'Eau est toujours mêlée de quelque terre; qui se manifeste par le sédiment qu'elle laisse: Quelques habiles Phisiciens ont même prétendu que l'Eau pouvoit se changer en Terre. *L'Eau se change en une Terre solide, par des distilations réitérées*, dit l'Illustre *Newton*, après *Boile*. Je suis surpris que le grand *Newton* ait adopté une telle idée: Mais il étoit plus habile Géomètre que Phisicien. Cette transmutation ou métamorphose me paroît inexplicable, contraire à l'analogie, & à l'ordre que suit constamment la Nature, qui, aiant distingué & séparé tous les principes, ne permet jamais qu'ils se changent & se confondent. Les Sels & les Métaux ne changent jamais leur forme, & leur caractère primitifs, quelque préparation qu'on en fasse, à quelque feu qu'on les expose, & à quelque torture qu'on les mette: C'est ce que la Chimie a démontré, & ce qui rend le Grand-Oeuvre impossible. Dieu ne donne pas à nôtre Avarice le funeste droit d'alterer les Substances.

Mais, pour revenir à la transmutation de l'Eau en Terre, elle est démentie par une Expérience de *Vanhelmont*, que voici. Il prit 200. livres de Terre, qu'il fit sèche au Four, & l'aïant arrosée d'Eau de pluie,

il y planta un Saule, qui ne pesoit que 5. Livres; & pour empêcher que rien ne se mêlât en cette terre, il l'a mit dans un Vaisseau bien fermé de tous côtés, ne laissant que de petits trous au dessus, par où il continua à l'arroser de tems en tems, d'eau de pluie, parce qu'elle est la plus pure & la plus dépouillée de parties hétérogènes. Au bout de 5. ans il trouva que le Saule, qui avoit crû dans cette terre, pesoit 169. livres & 3. onces; & que la Terre aiant été séchée dans le Four pesoit encore 200. livres; de manière qu'en 5. ans, il s'étoit formé plus de 164. Livres de bois, sans compter le poids des Feuilles, que l'Arbre avoit poussé depuis ce tems là. D'où il conclut, que cette Terre n'avoit rien perdu de sa substance, & par conséquent que l'Eau seule avoit nourri la Plante. Et que dirons nous de ces Oignons, qui, mis simplement dans de l'Eau, poussent de si belles Fleurs! Ces Expériences prouvent & passent hautement en faveur de l'Eau. *Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.* *Thales* ne se trompoit donc guères, lors qu'il assuroit que nous devons à l'Eau l'origine de toutes choses.

Quelqu'un dira, peut-être, que cette conséquence est trop générale; parce que l'Eau n'étant jamais parfaitement pure & dépouillée de parties hétérogènes, on peut soupçonner,

qu'il en entre dans la composition des Mixtes, qui naissent, croissent, & fleurissent dans l'Eau; encore ces Mixtes ne sont pas en grand nombre, car les Fruits & certains Légumes n'y sautoient meuir; ils ont besoin d'une nourriture plus forte & plus solide; pour cela, il faut le secours des différens Sucs renfermés dans la Terre, qui comme une bone Mère distribue à chaque Plante les Alimens qui lui conviennent, & qui sont conformes à la grosseur & à la figure des fibres & des canaux par lesquels ils passent, pour circuler dans la Plante, & pour la nourrir. Les labours fréquens & réitérés, l'engrais, & le remuage des Terres, peuvent beaucoup contribuer à développer, à augmenter les divers Sucs nécessaires à la production & à l'acroissement des Végétaux. La méthode de Mr. Tull, commenté & expliqué par Mr. Du Hamel, celle de notre Aristote moderne, aussi capable de faire porter de bons fruits aux Homes, en les gouvernant sagement, que de bons Grains à la Terre, par ses utiles & curieuses recherches, tout cela peut avoir un usage avantageux quand on l'aura éprouvé & perfectionné.

Come je n'habite pas ces Climats fortunés,

Où des Epis dorés on voit les Granges pleines,

Où les Ruisseaux de Lait serpentent dans les Plaines;

Où la Terre n'attend, pour donner ses Moissons,  
Ni le tranchant du Soc, ni l'ordre des Saisons.

Je ne ferai pas le dernier à pratiquer une méthode plus courte & plus facile que celle qu'on suit ordinairement, & qui nous donne à peine le nécessaire, quoi que la Terre soit arrosée de la sueur de l'Ouvrier.

*Malgré nos sours & nos travaux,  
Sourde à nos Vœux, qu'elle dédaigne,  
Il faut que le Soc lu contraigne,  
De livrer ses Biens à la Faux.*

De la Roche, le 26. Décembre 1753.

*Les Editeurs ont reçu deux autres Lettres sur l'Agriculture, aussi responsives à Mr. de R\*\*\*, dont on n'a pu faire usage ce Mois. L'une de ces Lettres tend principalement à détruire ce que Mr. de R. a avancé contre l'Illustre Boerhaave, relativement à ses Principes de Physique, & à justifier sa façon de penser sur la Religion.*

## L E T T R E

*A Mr. l'Abé DE MONTGON, à Rome en  
réponse à celle qui a paru dans le Journal  
de Novemb. concernant le Testament Poli-  
tique du Cardinal Albéroni.*

**P**UISQUE l'on a publié, *Monsieur*, dans le *Journal Helvétique* du Mois de Novembre une Lettre en date du 1. Octobre dernier, où j'entre pour beaucoup; trouvés bon, que pour vous détromper & me justifier auprès du Public, je publie celle-ci dans le même Journal: Elle aidera merveilleusement bien, à faire cesser l'erreur dont vous vous plaignês, & à laquelle je n'ai assurément aucune part. Je confondrai en même tems la malice de ceux qui m'ont acufé auprès de vous, *d'avoir acrédité, ou par mes insinuations, ou par mes réponses équivoques, le soupçon que vous aiez donné des Papiers ou des Instructions à l'Editeur ou à l'Auteur du Testament Politique du Cardinal Albéroni.*

Si le *Peuple Léc-teur* a pris le change, & que *Mr. de Voltaire* se soit fait plaisir de l'acrédi-er, par rapport à vous, vous devês être assuré, *Monsieur*; que ce n'est point dans ce Pais ci, parce que l'Auteur, ou celui qui prétend de l'être, n'en a fait mystère à per-

sons : Il s'est déclaré tel dès le commencement ; c'est même par là qu'il brille chés beaucoup de perſones. De plus il l'a écrit à *Paris* & en *Saxe*, où il a envoyé pluſieurs Exemplaires de ce Teſtament Politique, auſſi tôt qu'il a été imprimé, & même aux Premiers Miniſtres.

Au ſurplus, *Monſieur*, je n'avois aucun intérêt, ni prochain ni éloigné, de vous faire Auteur d'un Livre d'imagination & d'une ſi petite importance. Je ſuis le premier à rendre juſtice à vos rares talens & à votre gloire : L'un & l'autre ſont plus ſolidement établis dans vos excellens MEMOIRES ; les gens de bon goût les liſent & les eſtiment, & j'en ai vû pluſieurs, qui n'ont pas même daigné jeter les yeux ſur l'*Albérovi*.

Ennemi déclaré des équivoques ou d'inſinuation menſongères, je ne fais cas que du ſimple & du vrai, & je conviendrai avec vous, que je me ſuis bien trouvé d'avoir eu l'honneur d'imprimer vos MEMOIRES, & le dernier Tome, que vous me faites eſpérer au plûtôt, rendra ma ſatisfaction complète, & celle du Public auſſi, qui l'attend avec un emprefſement proportioné à l'eſtime qu'il a pour vous.

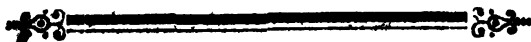
Quoi que, come vous le remarqués fort bien, *Monſieur*, le ſtyle des deux Ouvrages ci-deſſus, ſoit très différent & que l'on ne ſauroit, ſans une extrême prévention, les

attribuer à un même Auteur ; j'enleverai une fois pour toutes, les équivoques que l'on pourroit faire sur ce sujet, en vous déclarant, *Monsieur*, que je tiens le Manuscrit du *Testament Polique du Cardinal Albéroni* d'un Jeune Home de 30. à 32. ans, natif de *Roïen*, que je vis pour la première fois, au Mois de Septembre 1752. Je lûs son Manuscrit, & j'en fus content, come je l'aurois été d'un Roman bien écrit ; je le lui paiai tout ce qu'il m'en demanda, je l'ai imprimé & débité, & m'en tiens là, sans avoir aucune communication avec celui qui s'en dit l'Auteur.

J'ai l'honneur d'être &c.

Lausanne le 10.  
 Déc. 1753.

MARC-MICHEL  
 BOUSQUET.



## L E T T R E

*Ecritte de Plombières, le 28. Septembre, aux  
 Editeurs, reçue le 1. Octob. 1753.*

J'Aurois besoin, MESSIEURS, d'une Feuille, au moins chèque Mois, dans votre Journal de l'Année prochaine. J'ai été nommé Historiographe & Secrétaire de l'*Académie de la Reminiscense*, établie hier ici, entre la Poire & le Fromage. Come nous comptons d'avoir, dans le courant de cette Année, nos

Lettres Patentes, nous voulons faire parler de nous l'Année prochaine.

Nous sommes douze Membres perpétuels, & le nombre des Associez est fixé à huit. Le 1<sup>er</sup>. Article de nos Statuts porte, que les uns, come les autres, seront *Maiades imaginaires*. Il est dit, dans la 2<sup>d</sup>. que, pour Compliment de réception, chacun racontera la plus brillante; ou la plus agréable Avanture de sa Vie; & que la Réponse de Mr. le Directeur ou de Madame la Directrice, ne sera point nécessairement l'Eloge du Récipiendaire; qu'au contraire, l'un ou l'autre demandant terme de huitaine, si besoin est, pour recueillir ses Mémoires, donnera le Supplément que la modestie ou la vanité du Conteur aura laissé à desirer.

Comme on vit long-tems, avec les Maladies de l'espèce des nôtres, il seroit à craindre, qu'en-suiuant la Loi Académique, qui ne permet à la Presse de rouler, que pour les réceptions; nous ne tombassions dans le Néant Littéraire, d'où nous venons d'être tirés; A ces causes, dit le 3<sup>me</sup> Article des Statuts, chaque Membre perpétuel ou Associé, sera tenu de présenter; à la Compagnie rassemblée tous les Ans à *Plombières*, une autre de ses Avantures, narrée, come il convient. Ce travail sera celui de l'Année. On l'appréciera sur la multiplicité de ses re-



prises ; le plus digne *Malade imaginaire* étant celui qui retombe le plus souvent sur l'idée de ses Maux , & le Membre le plus respectable de l'*Académie de Rémémbrance* , celui qui fait les plus nombreux efforts, pour se donner des distractions.

Le but de l'Académie , *Messieurs* , est de faire chercher à ses Membres l'adoucissement d'un présent fâcheux , dans le souvenir d'un passé agréable , & de les aider , par l'idée des plaisirs perdus , à soutenir l'ennuyeux régime , que la Faculté leur impose.

Vous ferez peut être bien aises d'apprendre les Noms des *Illustres* , que je destine à faire passer , des *Eaux de Plombières* , au *Temple de Mémoires*. Je tâcherai de leur faire prendre leur route par le *Temple du Goût*.

1°. Mr. le Chevalier de Grenelle , surnommé le *Fils de l'Amour*. Il est friand & vermeil, come un *Directeur à la mode*. Il croit avoir un Polipe au Cœur. Son âge , 35. Ans.

2°. Mme. D'Urfé , Douairière de 26. Ans. Elle croit avoir des Vapeurs , parce que souvent elle rougit , sans le vouloir.

3°. Mr. l'Abé de Galandière , Prieur de *Ste. Marie l'Egiptienne* , qui se croit menacé de la Sciatique , pour la rémission des Pêchez de M. son Père ; 42. ans.

4°. Melle. DuMoullin, dite *La Belle Dévote* , âgée de 27. ans , de son aveu. Des Rêves.

hideux lui ôtent le Sommeil. Elle croit que le Célibat & le Mariage sont également essentiels à la conservation de sa santé ; & elle s' imagine qu'elle sera malade jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un régime , qui tienne de l'un & de l'autre.

5°. Mr. le Chevalier *Santinelli*, Piémontois, Chevalier de Malthe. Il a 30. ans. Sa Maladie est la *Folie Française*.

6°. Mme. la Barone de *Liebetman*, Dame *Bavaroise*, âgée de 34. ans, de son aveu. Elle croit, que les Infidélités de son Mari la menacent d'une Mélancolie incurable.

7°. Mr. le Comte *Cascareti*, Milanois, Misantrope & Jaloux. Il a 52. ans.

8°. Mr. *Du Val*, Financier, de 68. ans, qui croit que la douleur que lui font ses Gencives , vient des Dents qui lui poussent.

9°. Melle. de *Beaumont*, qui croit aux Lutins, & les craint la Nuit. Elle est venue aux Eaux, pour se remettre de la fraïeur, que lui a faite, un de ces *Folets*, dans le Presbitère de l'Abbé de *Bon secours*, son Cousin. De son aveu, elle a 28. ans.

10. Mr. le Docteur *Raymond*, qui croit, que s'il avoit le Sang moins épais, il seroit, dès long-tems ; *Adepté*. Il a 55. ans, & souffre depuis 24.

11. Mme. *Morin*, Veuve d'un Sous-

Fermier âgée de 40. ans , ataquée de la manie du *bon ton*.

12. Mr. de Boissi, vieux Gentilhomme de 66. ans , qui a successivement les Maladies dont il lit la description.

Tels sont, Messieurs, les Membres perpétuels de l'Académie de la Reminiscence. Chacun d'eux me doit envoyer l'Historiette, dont il a régalé la Compagnie à sa réception. J'ai ordre de les publier toutes, avec le Supplément, que mes Correspondances m'ont fourni. Je vous done la préférence sur le *Mercur* de France, par le comandement exprès de Mr. le Chevalier de Grenelle, Directeur en Charge. Aidés-moi, Messieurs, à placer ce Grand-Homme parmi les Héros, que l'Histoire a adoptés, depuis un demi Siècle.

#### REPONSE des Editeurs.

**N**ous acordons, avec plaisir, & reconnoissance, une Feuille, chaque Mois, dans notre Journal, à Mr. l'Historiographe & Secrétaire de l'Académie de la Reminiscence; & nous insérerons, le Mois prochain, l'Histoire de M. le Chevalier de Grenelle, qu'il semble nous promettre, au cas qu'il ait la complaisance de nous l'envoier à tems.



PARTICULARITEZ LITERAIRES.

G E N E V E .

**O**N vient d'imprimer nouvellement à *Paris*, le Recueil de toutes les Pièces relatives à celle de Mr. *J. J. Rousseau*, Citoïen de *Genève*, qui remporta le Prix de l'*Académie de Dijon*, en 1750. Le Discours couronné est à la tête de ce Recueil. Vient ensuite les Réponses qu'on lui a faites, & les Repliques de l'Auteur. Cela fait un assez gros Vol. 8vo. Une des meilleures Réfutations est celle de Mr. *Borde*, Académicien de *Lion*. La dernière sur tout, car il y est venu à deux reprises, est triomphante. Il ne laisse aucune ressource à son Adversaire. Il le poursuit jusques dans les derniers retranchemens, & il tourne contre lui ses propres Armes. La dernière Pièce, qui a paru sur cette Question, est la *Lettre d'un Hermite de Charone*, à *J. J. Rousseau Citoyen de Genève*. C'est une Satire pleine de sel, contre l'éloquent Champion de l'Ignorance.

Après tout, il ne faut pas être surpris, si l'on a tant écrit sur ce Sujet. Il étoit important d'examiner à fond, s'il est vrai que les Sciences corrompent les Mœurs. Une Question beaucoup moins intéressante, & qui, en dernier lieu, a produit presque autant d'Écrits que la précédente, est celle qui regarde l'emploi du *Vous* & du *Toi*, dans une Version de La Bible. Un Savant-Professeur de *Genève* avoit essayé, dans un Recueil de Lettres sur cette matière, d'étaier le *Toi*, quoi qu'un peu Gaulois, & de le maintenir dans la possession où il est dans nos anciennes Bibles. Il avoit dit tout ce qu'on peut imaginer de plus plausible en faveur de sa Cause. Les *Journaux de Hol-*

lande en ont doné plusieurs Extraits, mais qui ont été suivis en même tems de diverses Réfutations \*. Le *Journal Helvétique* a aussi publié plusieurs Lettres sur la même Queffion \*\*. Si l'on rapprochoit toutes ces Pièces, elles feroient un Recueil qui iroit de pair avec celui qui regarde le Discours de Mr. *Rouffseau*.

Un Home d'esprit & de goût vient de donner, dans le *Journal Britanique*, un Dialogue sur ce sujet, où il conclut pour le *Vow* \*\*\*. Mais on y trouve un fait sur quoi il est bon de défabufer le Public.

Un jeune Ministre, dit-il, arrivé tout nouvellement de Genève, en 1752. me fit entendre, que ces Messieurs ne s'acordoient point sur le Toi ou le Vous, entre lesquels il faloit opter. De sorte qu'une petite Dispute de Grammaire, ou d'usage, a retardé jusqu'à présent la satisfaction qu'on se promettoit d'une révision entière de la Bible.

Mr. *Durand*, Auteur de ce Dialogue, & Ministre d'une Eglise Françoise de Londres, a été mal informé. Le Voïageur, qui lui a raporté que cette Version avoit été interrompue, parce que les Traducteurs ne s'entendoient pas, sur un sujet aussi mince, lui a mal représenté l'état des choses. Depuis que la Compagnie des Ministres eut résolu, il y a quelques années, que la Traduction de l'*Ancien Testament* se feroit sur le même pié que celle du *Nouveau* à l'égard du *Vow*, elle a toujours été semblable à elle même, & n'a point varié. On a travaillé, sans interruption, & l'Ouvrage sera bientôt en état d'être envoïé à l'Imprimeur.

BESAN

\* *Voies Bibliot. Raisonnée T. XLIX. p. 26. Bibliot. Impartiale T. VI. p. 247.*

\*\* *Journ. Helvétique. Février 1753. p. 158. Avril p. 339. Juin p. 565.*

\*\*\* *Journ. Britanniq. Juillet & Août 1753 p. 298.*

**A** La rentrée de l'Académie de la *St Martin*, *Mr.* le Docteur & Professeur *Atthalin* lut un Discours sur l'Usage de la Vessie, ou de la Bouteille des Habitans de l'Eau, comparé avec l'Usage du Tissu cellulaire des Habitans de l'Air.

Dans la première partie de ce Discours, ce Savant Médecin est entré dans le détail de la structure de la Bouteille des Poissons, & après avoir fait voir, que c'est un Chef-d'œuvre de la Nature, il a prouvé, par l'Expérience, que les Poissons ne se soutiennent, & n'ont la faculté de monter ou de descendre dans l'Eau, que par le moyen de l'Air, qui est renfermé dans leurs Bouteilles, dont ils peuvent augmenter ou diminuer le ressort à leur gré.

Dans la Seconde, il a démontré, aussi par l'Expérience, qu'en soutenant le poids de l'Air extérieur, nous soutenons un poids de plus de vingt mille Livres; & il a cherché à découvrir la Puissance qui nous met en équilibre avec ce poids énorme, qu'on a, selon lui, inutilement attribué à la force du Cœur, ou au ressort de l'Air, qui est répandu dans nos Humeurs. Après avoir fait remarquer que la Nature est uniforme dans ses Opérations, & qu'il y a beaucoup d'analogie entre la structure de la Bouteille des Poissons & celle du Tissu cellulaire des Hommes & des Animaux terrestres, qu'il a rapportée en détail, il a conclu que le Tissu cellulaire est à notre égard ce que la Bouteille est à l'égard des Poissons, & que c'est par le moyen de l'Air qui y est renfermé, & dont nous pouvons aussi augmenter ou diminuer le ressort à notre gré, que nous sommes en équilibre avec le poids de l'Air extérieur.

Enfin, après avoir établi que le concours de l'Air extérieur & intérieur est d'une nécessité absolue,

pour nous maintenir en santé, il a fait voir les dangers auxquels nous sommes exposés, lors que le poids de l'Air extérieur augmente ou diminue tout à coup, ou que le ressort de celui qui est au dedans de nous s'affoiblit.

EXPLICATION du Logogriphe de Novemb.

PARIS sera le Mot, je gage,  
 Qu'en Vers on voulut exprimer  
 Mais, pour apprendre à mieux rimer  
 Je conseille à l'Auteur d'en faire le Voyage.

ENIGME.

Dans le Siècle de l'ignorance  
 J'eus des Palais & des Autels ;  
 J'exerce sur tous les Mortels  
 Une tyrannique puissance :  
 Que dis je ! A d'invincibles Loix  
 Je soumets tout ce qui respire  
 Sur un Lit de douleur le malade aux abois  
 Après moi sans cesse soupire.  
 Dans le sein des plaisirs les Princes & les Rois  
 Après bien des Combats éprouvetat mon Empire.  
 Ennemi de l'activité,  
 J'asservis l'Homme sous mes Chaines  
 Et lui fais oublier ses peines  
 Au sein de sa captivité ;  
 Je tire l'un de la misère,  
 L'autre voit aux plaisirs succéder les douleurs  
 Et tel rampoit dans la poussière  
 Qui se voit par mon Art, au suite des grandeurs.  
 Ce bonheur, il est vrai, Lecteur, est peu durable,  
 Mais que peut on trouver ici bas qui soit stable.

## T A B L E.

<b>R</b> éponse de Philographe à Philatèthe.	515
Essai sur la Vocation.	536
Portrait de l'Honête-Homme.	558
Réflexions sur les Louanges.	571
Hymne sur la Naissance du Sauveur.	577
Eloge de la Peinture, à M. Soubeyran.	578
Madrigal à M. . . . , pour le Jour de l'An.	581
Le Spectateur desintéressé, Plan de son Dessin.	582
Ier. Discours du Spectateur, sur la Mort.	587
Lettre d'un Gentilhomme Savoïard sur l'A- griculture.	601
Réponse à M. l'Abé de Montgon, à Rome.	613
Lettre du Sècret. de l'Académie de la Ré- miniscence.	615
Particularités Littéraires.	620
Explication du Logogriphe de Novembre.	623
Enigme.	623

## ERRATA d'Octobre.

**P**Age 364. l. 14. On s'est trompé quand on a dit que celui qui avoit trouvé la Bouffole s'apelloit *La Marinette*. C'est le nom que l'on donoit anciennement à la Bouffole elle même, come pour dire *la petite Marinette*. Le véritable nom de l'Inventeur est *Flavio Gioia*, de la petite Ville d'Italie. Il fit cette heureuse découverte en l'an 1302.

Pag. 415. l. 16. Home de Cœur, lisez, de Cour.





